

LA POISSARDE

OU

LES HALLES EN 1804,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. DUPEUTY, DESLANDES ET BOURGET;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin,
Le 30 janvier 1852.

MUSIQUE COMPOSÉE ET ARRANGÉE PAR M. ADOLPHE DE GROOT. — BALLET ET DANSES
DE M. ADRIEN. — DÉCOR DE M. DEVOIR.

Personnages.

LE COMTE DE LA TOURANGERAIE, sous le nom de JÉRÔME, marchand coquetier.
PATU, ancien intendant du comte de La Tourangeraie, sous le nom du comte
de La Tourangeraie.
GASTON, fils du comte de La Tourangeraie.
GILBERT DARDAVEL, inspecteur des marchés.
PAILLEUX, marchand de beurre et œufs.
PERVENCHE, fils d'un riche fruitier.
BALLEVOÏNE, fort de la halle.
UN ACHETEUR.
UN MARCHAND DE CHANSONS.
UN DOMESTIQUE.
MADELEINE, femme de Pailleux.
AURELIE, sa fille.
JAVOTTE, ancienne marchande à la Halle, comtesse de la Tourangeraie.
MANON, fille de boutique chez les Pailleux.
FRANÇOISE, fille de boutique, plus tard marchande de poissons.
M^{lle} VALÉRY, maîtresse de pension.

PALMYRE, }
LUCIE, } pensionnaires
ZAZA, }
ANTONIA, }
MALVINA, }
CORINE, }

UNE SOUS-MAÎTRESSE.
LÉONIE, épicière.

BALLET DES ENFANTS, costumes de forts et de poissonniers.

PENSIONNAIRES, ACHETEURS, ACHETESSES, MARCHANDS, MARCHANDES, FORTS DE LA HALLE, ÉPICIERESSES, PORTIERS, INSPECTEURS, OUVRIERS, PEUPLE, MUSICIENS DE LA LOTERIE.

La scène se passe au commencement de l'Empire.

Acteurs.

MM. ROBERT DROUVILLE.

REV.
ALFRED BARON.
HENRY VANNY.
BOUTIN.
COLERON.
MARCHAND.

M^{lles} LANSOY.
MARIE LAURENT.
LIA FELIX.
DELILLE.
DELPHINE BARON.
BLIGNY.
JOUVANTE.
DEBROU.
VICTORINE.
TALICHET.
SOPHIE.

VOIRE.
MORIN.

ACTE PREMIER.

Le jardin d'une riche pension aux environs de Paris. — De chaque côté, au deuxième plan, un pavillon avec des marches — Celui de gauche est aux grandes pensionnaires, celui de droite aux petites. — Au fond, une grande grille dominant sur une avenue, dont on aperçoit un mur. — A droite, près du pavillon, est une grande banquette de jardin avec des chaises. — A gauche, près de l'autre pavillon, est un guéridon, chaises, etc.

SCÈNE I.

PALMYRE, LUCIE, CORINE, MALVINA,
ANTONIA, ZAZA, PENSIONNAIRES GRANDES
ET PETITES.

(C'est l'heure de la récréation. Les petites jouent, les grandes lisent ou se promènent, d'autres sautent à la corde et jouent au volant — Sur le devant, à gauche, un groupe des plus petites, auxquelles Zaza distribue des dragées.)

ZAZA et une autre petite PENSIONNAIRE chantant.

Tenons sur un mur

Qui picotait du pain dur,

Picoti, picota,

Lève ta cotte et puis t'en va

Par ce petit chemin là,

Et non pas par celui-là.

(D'autres, sur le devant, à droite, chantent en même temps.)

La tour prends garde! (bis.)

De te laisser abattre!

Nous n'avons garde! (bis.)

De nous laisser abattre.

PALMYRE, aux petites.

Taisez-vous donc, les petites.

(Celles de droite remontent se mêler avec les autres.)

ZAZA, se retournant.

Tiens, pourquoi donc ça ? Ma tante, la duchesse, m'a envoyé des dragées, et, comme nous sommes faisantes, je partage...

LUCIE, au milieu, tenant un livre ouvert.

Elles sont insupportables, ces petites, avec leurs enfantillages : on ne peut pas se livrer un seul instant à ses rêveries.

(Les petites chuchotent entre elles ; Lucie va s'asseoir à droite.)

PALMYRE, la suivant.

Qu'est-ce que tu lis donc là en cachette ?

LUCIE.

Gonzalve de Cordoue.

PALMYRE.

Ah ! oui, tu aimes les héros, depuis que ton cousin est aide-de-camp du maréchal Lannes.

LUCIE.

Méchante !

PALMYRE.

Moi, je préfère Victor ou l'Enfant de la forêt, que m'a prêté, pendant les vacances, la femme de chambre de ma mère.

(Elles causent bas.)

ZAZA, aux petites.

Na, mesdemoiselles, voilà la part de chacune, et je garde celle d'Aurélië... (Avec intention, regardant Palmyre et Lucie.) Elle n'est pas comme les autres grandes, Aurélië ; elle me défend, elle me protège... c'est ma petite maman.

UNE SOUS-MAÎTRESSE paraissant au seuil du pavillon à droite.

Mademoiselle Corine, la voiture de M. le maréchal de Sébron vient d'entrer dans la cour... on vous attend au parloir.

CORINE.

Mon père ! quel bonheur !

(Elle sort vivement.)

PALMYRE.

Quelle est donc la livrée de ses gens ?... (Elle va regarder avec d'autres à la droite.) Oh ! orange et chocolat ! que c'est laid !

TOUTES, revenant.

C'est affreux !

PALMYRE.

Si tôt que je serai mariée, je veux que notre livrée soit drap vert, galon d'argent et parements blancs.

LUCIE, ANTONIA et ZAZA, qui sont restées près de Palmyre.

Tu vas donc te marier ?

PALMYRE.

En venant me voir ce matin à la première

récréation, mon père, baron de Montelmar, comme vous le savez, m'a annoncé que j'allais épouser le fils du comte de La Tourange-raie.

LUCIE.

Est-il riche ?

ANTONIA.

Est-il blond ?

LUCIE.

Est-il brun ?

ANTONIA.

Est-il militaire ?

ZAZA.

Est-il joli garçon ?

PALMYRE.

Je n'en sais rien : mon père ma signifie que ça ne me regardait pas.

ZAZA, montrant un canevas.

Voyez donc le joli dessin de tapisserie qu'Aurélië m'a fait hier.

PALMYRE.

Oh ! M. Jules Durand, notre professeur, l'a bien aidée un peu.

ZAZA.

Du tout, mademoiselle, vous êtes une jalouse, je ne vous aime plus.

(Elle s'éloigne d'elle.)

PALMYRE, regardant vers le fond à droite.

Silence ! voici notre studieuse compagne, notre merveille : si elle nous entendait, elle croirait que nous doutons de ses perfections.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AURÉLIE, paraissant tenant un livre.

ZAZA, qui a couru au devant d'elle.

Mais arrive donc, petite maman. (Elle lui donne des dragées.) Tiens !

AURÉLIE, l'embrassant.

Merci, merci, ma petite fille.

ZAZA.

Tu te feras mal, en travaillant même pendant les récréations, et nous t'aimons toutes tant.

PALMYRE, à part.

Je la déteste, moi.

LA SOUS-MAÎTRESSE, rentrant.

Mademoiselle Antonia, mademoiselle Malvina, au parloir.

ANTONIA.

Ah ! je croyais qu'on ne viendrait pas me voir aujourd'hui... (Revenant sur ses pas.) Dites donc, mesdemoiselles, ne vous moquez pas trop de moi... nous ne sommes pas très riches ; j'ai entendu ma mère se plaindre de ce qu'elle n'avait que cent mille livres de rentes... ce n'est donc pas beaucoup ?

PALMYRE.

C'est peu de chose.

MALVINA.

Mais viens donc, bavarde !

(Elle sort avec Antonia, qu'elle entraîne par la main : Aurélie reste pensive, Zaza se tient près d'elle.)

LUCIE.

Comme te voilà pensive, Aurélie, toi qui me reproches toujours d'être romanesque ?

PALMYRE.

Cette chère amie, c'est bien naturel ; nous, ses compagnes, nous recevons, toutes les semaines, la visite de nos parents... Au lieu qu'elle... (S'approchant d'Aurélie.) pourquoi donc ne vient-on jamais te voir ?

AURÉLIE.

Ma mère habite fort loin d'ici.

PALMYRE.

Dans ses terres, sans doute ?

AURÉLIE.

Oui, dans ses terres, quelquefois.

PALMYRE.

Et tu ne nous as jamais dit si tes parents étaient des ducs, des comtes, des marquis... peut-être ne sont-ils que de simples généraux.

AURÉLIE, noblement.

Mes parents sont des gens qu'entoure l'estime du monde, des gens devant qui plus d'un grand dignitaire pourrait s'incliner sans honte... la richesse qu'ils possèdent, ils en font peu de cas : ils plaçant au premier rang l'honneur, la foi jurée, car leur parole vaut de l'or... et quant à leur gloire, ils la mettent tout entière dans l'amour de leur fille.

PALMYRE, à part.

Il est dit que je ne saurai rien.

LUCIE.

J'entends encore le bruit d'une voiture.

PALMYRE, regardant à la grille avec les autres.

Aurélie reste sur le devant, à gauche.

Oui, c'est bien une voiture, mais pas un équipage... C'est sans doute quelqu'un qui se trompe... on ne vient pas ici en charrette.

LUCIE.

Un homme en descend, il sonne à la grille.

UNE VOIX, en dehors.

Oh là ! eh ! la grise... oh là !... oh !

AURÉLIE, à part.

Cette voix ! il me semble...

~~~~~

### SCÈNE III.

LES MÊMES, JÉRÔME.

PALMYRE, riant ainsi que toutes les pensionnaires,

Oh ! la bonne figure ! Donnez-vous donc la peine d'entrer, brave homme !

JÉRÔME, entrant.

Mam'zelle Aurélie, s'il vous plaît ?

AURÉLIE, à part.

Le père Jérôme ici !...

PALMYRE, montrant Aurélie.

Voici notre chère compagne.

JÉRÔME, ôtant son chapeau.

Bonjour, mam'zelle... et la compagnie.

PALMYRE.

Ah ! c'est mademoiselle Aurélie que vous demandez ! C'est la perle de la pension, et vous devez en être fier, surtout si vous êtes un peu son parent, son allié.

JÉRÔME, naïvement.

Moi, je suis le père Jérôme, marchand coquetier : avec ma charrette, je vas ramasser dans les fermes, des œufs, des poulets, des co-d'Inde, et je rapporte ça à la halle, pour gagner ma vie le plus honnêtement possible, en travaillant.

PALMYRE.

Comment, il y a des gens qui travaillent pour vivre !

JÉRÔME.

Mais oui, il n'y en a pas mal de ces malheureux-là... Mais faites excuse, mes belles demoiselles, c'est à mam'zelle Aurélie que je désirerais parler un brin.

PALMYRE, aux autres.

Sans doute quelque fermier, quelque mé-tayer de la famille.

JÉRÔME, qui a entendu.

Mieux que ça... dans les temps, les parents de notre demoiselle (mouvement d'Aurélie) ses nobles parents, qui ont de bons écus et un bon cœur par dessus le marché, m'ont donné de quoi m'établir... si bien que je suis heureux quand je peux faire pour eux quelque commission, la moindre chose... Madame m'a donc dit : Jérôme, je voudrais avoir des nouvelles de ma fille, et je suis parti, et me v'la.

PALMYRE.

Comment vous a-t-on laissé entrer

JÉRÔME.

Le portier me disait bien : il faut aller au parloir, (montrant ses souliers) mais, avec mes souliers à paillottes, je craignais de glisser sur le parquet, et j'ai mieux aimé venir attendre dans un coin du jardin... voilà.

ANTONIA, à Lucie.

Dis donc, malgré son langage, je trouve que ce payan a l'air plus distingué que le père de Palmyre, M. de Montelmar, qui est baron.

LUCIE, bas.

C'est qu'il ne l'a pas toujours été.

PALMYRE.

Enchantée d'apprendre que les parents de notre chère Aurélie sont riches et nobles.

JÉRÔME.

C'est naturel : quand on est curieuse, on aime toujours à apprendre quelque chose.

TOUTES.

Attrape!

(On entend la cloche de la pension.)

PALMYRE.

La cloche! Il faut nous préparer pour aller à la chapelle. (Avec ironie) Adieu, M. le coquetier.

TOUTES, avec bruit.

Adieu, brave homme.

JÉRÔME.

Trop d'honneur, trop d'honneur.\*

ZAZA, à Aurélie.

Je l'aime comme tout, ton paysan, petite maman. (Faisait une grande révérence) Votre servante, M. Jérôme.

(Elles rentrent dans leurs pavillons désignés.)

## SCÈNE IV.

JÉRÔME, AURÉLIE.

AURÉLIE, qui est allée s'asseoir à droite.  
Enfin, elles sont parties.

JÉRÔME, s'approchant d'elle.

Vous avez bien souffert, n'est-ce pas?...

AURÉLIE.

De vous voir? Oh! non, car je vous aime bien, vous le savez, mais ces jeunes filles orgueilleuses... tantes nobles...

JÉRÔME.

Et vous, fille de Madeleine Pailleux, marchande à la halle... Aussi, c'est sa faute : j'avais beau lui dire : « Vous êtes riche, mais vous tenez une boutique ; vous êtes estimée, mais vous êtes de la halle... »

AURÉLIE, vivement.

Avant tout, comment se porte ma mère?

JÉRÔME.

Comme le pont-neuf.

AURÉLIE.

Et mon père?

JÉRÔME.

Mieux encore.

AURÉLIE.

Et la bonne et joyeuse Manon?

JÉRÔME.

Mieux encore que tous les deux.

AURÉLIE, se levant et passant à gauche.

Merci, mon Dieu, j'avais craint quelque malheur. Mais quel est donc le motif de votre arrivée?

JÉRÔME.

Aurélié, depuis quelque temps, vos lettres sont tristes... et dam! votre mère n'a que ça de son enfant! Pauvre brave femme, qui a

consenti à rester sans vous voir, pour vous faire élever dans la plus belle pension des environs de Paris!

AURÉLIE, soupirent.

A-t-elle eu raison?

JÉRÔME.

Elle l'a voulu, et quand elle veut quelque chose. — J'entends et je prétends, disait-elle, que ma fille aille dans l'école la plus chère... Mon argent vaut celui des autres. — Mais quand elle s'est présentée ici, madame Valéry, la maîtresse, lui a répondu ce qu'elle devait lui répondre, au bout du compte : « Ma dame Pailleux, votre enfant, élevée avec les filles des plus grandes maisons, pourrait être humiliée à chaque instant... Moi-même je craindrais qu'à tort on a raison, les préjugés du monde ne fissent un grand tort à mon établissement. »

AURÉLIE.

Alors, la bonne marchande, la bonne mère s'est écriée : « Eh bien! je ne viendrai pas la voir!... »

JÉRÔME.

« Aux vacances seulement, vous l'enverrez dans ma ferme de la Brie, et là, je m'en donnerai pour toute une année, mais je veux qu'Aurélié soit éduquée dans le grand genre. »

AURÉLIE.

Pauvre mère! Elle m'aime tant!

JÉRÔME.

Jusqu'ici, elle avait tenu religieusement sa parole, mais ce matin, je la vois dans une toilette inaccoutumée. — Elle avait quitté ses habits de la halle, et se préparait à sortir. — Où allez-vous donc, madame Pailleux? — A l'école de ma fille. — Mais votre promesse? — Ni vu, ni connu, je m'ennuie trop d'Aurélié, je suis sûre qu'elle est malade : elle ne m'écrit pas comme à l'ordinaire, qu'on aille me chercher un fiacre, je veux la voir, je le veux. — J'avais beau chercher à lui faire entendre raison, impossible... Par bonheur, son mari s'est mis à dire comme elle... Ça a suffi pour tout changer, pour la faire renoncer à son projet... Elle s'est deshabillée, s'est remise à la boutique, et il a été convenu que c'est moi qui viendrais.

AURÉLIE.

Toujours bon, toujours dévoué... Eh bien! courez la rassurer... Dites-lui bien...

JÉRÔME.

Quoi? que vous êtes encore plus triste que vos lettres?

AURÉLIE.

Mais, je vous jure, père Jérôme...

JÉRÔME.

Soyez franche, vous avez quelque chagrin secret ?

AURÉLIE, à part.

Oh ! qu'il ignore toujours ce que je voudrais me cacher à moi-même !

JÉRÔME.

Vous vous taisez... Vous ne voulez pas avoir confiance dans le père Jérôme... Eh bien ! ce que vous refusez de me dire, je le saurai, car c'est mon droit.

AURÉLIE, avec un peu de hauteur.

Jérôme !

JÉRÔME.

C'est mon droit, parce que je vous aime presque autant que votre mère.

AURÉLIE, à elle-même.

Quelqu'un vient... (avec effroi) Oh ! mon Dieu si c'était lui... Non c'est madame Valery, notre maîtresse.

(Jérôme se met un peu à l'écart à gauche.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> VALERY, sortant du pavillon de droite.

M<sup>me</sup> VALERY, d'abord sans voir Jérôme.

Comment, Aurélie, vous n'êtes pas avec vos compagnes ?

JÉRÔME, saluant.

Faites excuse, m<sup>me</sup> la maîtresse, il ne faut pas gronder not<sup>e</sup> demoiselle, c'est moi qui venais chercher des nouvelles, de la part de madame Pailleux.

M<sup>me</sup> VALERY, un peu impatiente.

Plus bas, plus bas donc.

JÉRÔME, très bas.

Oh ! soyez tranquille, je me rappelle ce qui a été convenu entre nous.

M<sup>me</sup> VALERY, à Aurélie.

Allez, mon enfant : vous êtes habituée à donner l'exemple de la piété comme celui du travail.

AURÉLIE.

J'obéis, madame... (À Jérôme.) Embrassez bien pour moi mon père... ma mère... et ma bonne Manon...

M<sup>me</sup> VALERY.

Toujours ces noms.

(Elle fait un signe à Aurélie.)

AURÉLIE.

Oui, madame, je me retire. (À part.) Il va partir : si Jules arrive, il ne le verra pas.

(Elle rentre dans le pavillon de gauche.)

M<sup>me</sup> VALERY, à Jérôme.

Vous, brave homme, maintenant que vous savez qu'Anrélie se porte à merveille...

JÉRÔME.

Je comprends... (À part.) M'en aller sans rien savoir. (Il s'essuie le front avec la main.)

M<sup>me</sup> VALERY.

Mais vous paraissiez bien fatigué ?

JÉRÔME.

Oui, je suis tout en nage.

M<sup>me</sup> VALERY, indiquant la gauche.

Eh bien, avant de partir, passez à l'office et, après, vous vous remettrez en route.

JÉRÔME.

Ma foi, madame, ça n'est pas de refus.

LA SOUS-MAÎTRESSE, sortant du pavillon de droite.

Madame, il y a là une personne qui désire vous parler seule.

M<sup>me</sup> VALERY.

C'est bien ! (À Jérôme.) Allez, et surtout pas d'indiscrétion !

JÉRÔME, très bas.

Muet comme une carpe... (Plus haut.) Merci bien, madame. (À part.) Comme ça, je reste.

(Il sort par le premier plan à gauche.)

SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> VALERY, LA SOUS-MAÎTRESSE, puis M<sup>me</sup> PAILLEUX.

M<sup>me</sup> VALERY.

Et cette personne... De quel monde ?

LA SOUS-MAÎTRESSE.

L'apparence d'une riche bourgeoise.

M<sup>me</sup> VALERY.

Priez-la de venir, j'ai encore le temps de la recevoir avant l'office. (La sous-maîtresse sort.) Une bourgeoise. — Oh ! si c'est pour me proposer quelque pensionnaire, je refuse : j'ai assez de cette fausse position... Certes, Anrélie est ma meilleure élève, ma protégée même... mais sa mère ne tient pas tout à fait sa promesse ; elle ne vient pas, bien ; mais m'en-voyer de pareilles gens !

MADRELINE PAILLEUX, paraissant brusquement au seuil du pavillon de droite.

Bonjour, madame Valery : c'est moi.

M<sup>me</sup> VALERY.

Comment, madame, vous voilà !

MADRELINE, descendant les marches.

Comment qu ça va, m<sup>me</sup> Valery ? Bien, et moi aussi, et monsieur Pailleux aussi, et Manon aussi : c'est moi qu'est la plus malade.

M<sup>me</sup> VALERY.

Mais quel motif...

MADRELINE.

Est-ce que je ne me suis pas figuré qu'il était arrivé quelque chose à ma fille : j'en dormais pas, ou j'en rêvais, et des rêves noirs,

noirs... Moi qui dors tout d'une traite... Ma foi, je n'y ai plus tenu, parce que, voyez-vous, m<sup>me</sup> Valéry, vous ne pouvez pas vous douter jusqu'à quel point j'aime ma fille. (M<sup>me</sup> Valéry va pour l'interrompre.) Ah! pardieu, je sais bien ce que vous allez me dire : qu'il n'y a pas que moi de mère au monde... Non, mais je n'ai pas à m'en occuper... Mon Aurélie, c'est tout pour moi; je la vois où elle n'est pas; je vends des herbes, je pense à elle; je pèse du beurre, je pense à elle; j'casse des œufs, je pense à elle... Ma fille, toujours ma fille, rien que ma fille... Aussi le père Jérôme a eu beau vouloir me prêcher, il n'avait pas le dos tourné, il n'était pas au coin de la rue Tiquetonne, en face de madame Babu, vous savez, la grosse marchande de vins qui bat son mari... enfin n'importe... que j'étais remontée m'habiller... Bref, j'ai pris un flacré à l'heure, et me voilà.

(Elle s'assied à droite.)

M<sup>me</sup> VALÉRY.

Et nos conventions?

MADELEINE.

Vous ne voyez donc pas la tenue? Hein? ça n'est pas un bonnet de la halle, ça; de la vraie maline; ça coûte cent francs l'anne, m'a dit la marchande, la lingère de l'impératrice Joséphine, rien que ça... Qu'est-ce que ça me fait, deux cents francs, s'il le faut... je vas voir ma fille! Et j'ai chanté toute seule dans le flacré, et puis j'ai pleuré, en pensant que j'allais peut-être la trouver à l'infirmerie... Mais non, que je me suis dit, le bon Dieu est trop bon pour ça, et je me suis remise à chanter... Voyons, la vérité; comment va-t-elle?

(Se levant.)

M<sup>me</sup> VALÉRY.

Très bien! très bien! pas même une indisposition.

MADELEINE.

Vrai!... Tenez, m<sup>me</sup> Valéry, v'là pour la bonne nouvelle.

(Elle l'embrasse.)

M<sup>me</sup> VALÉRY, à part, souriant.

Quel cœur d'or! Elle est meilleure mère que bien d'autres.

MADELEINE.

Je vas la voir, n'est-ce pas?

M<sup>me</sup> VALÉRY.

Vous en êtes la maîtresse; mais elle est avec ses compagnes, et un regard, un mouvement involontaire peuvent vous trahir, et alors elle sera humiliée, elle pleurera; et moi, vous me ferez, sans le vouloir, un tort irréparable.

MADELEINE.

Elle pleurera; et vous, je vous ferai perdre votre état, vous, une si brave femme... Non...

puisque vous me dites qu'elle va bien, je retourne à la boutique.. Je m'en vas, je m'en vas.

(La sous-maîtresse paraît avec les petites pensionnaires au seuil du pavillon de droite, et va au-devant des autres pensionnaires qui sortent du pavillon de gauche.)

M<sup>me</sup> VALÉRY, vivement.

Il n'est plus temps... Les voilà lentes qui se rendent à la chapelle.

MADELEINE, contente.

Ah! mon Dieu, que j'en suis donc désolée! Je vas me mettre derrière vous : on ne me verra pas, et je la verrai, elle.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES : AURÉLIE près de PALMYRE, PENSIONNAIRES.

(Les pensionnaires se mettent en rang, les petites en tête.)

MADELEINE, tirant M<sup>me</sup> Valéry par sa robe.

Cachez-moi bien : il ne faut pas qu'elle me voie. (Elle avance la tête pour qu'Aurélien la remarque.) Là, comme ça, elle ne pourra pas m'apercevoir... Ah! la voilà!

AURÉLIE, la reconnaissant.

Toi, toi ici!

(Elle se jette à son cou. Mouvement général.)

M<sup>me</sup> VALÉRY, à part.

Là! juste ce que je voulais empêcher.

PALMYRE, bas aux autres.

Ah! celle-là, par exemple, elle est bien de la famille.

M<sup>me</sup> VALÉRY.

Mais, Madame...

MADELEINE, à M<sup>me</sup> Valéry.

Soyez tranquille, je vais arranger ça. (Haut et se plaçant au milieu.) Vous avez donc reconnu votre nourrice, mamz'elle Aurélie?

TOUTES, avec un sentiment différent.

Sa nourrice!

AURÉLIE, bas.

Oh! je te devine, bonne mère.

MADELEINE, bas.

Ça me coûte, fillette, mais sans ça, peut-être que ces péronnelles t'auraient dit plus haut que ton nom, et pour lors, v'li, v'lan, des giroflées à cinq feuilles... Ça aurait fait du bruit.

LA SOUS-MAÎTRESSE, du pavillon de droite.

Madame, monsieur Jules Durand attend vos ordres!

AURÉLIE, faisant un mouvement.

Jules!...

PALMYRE, avec intention.

C'est ton maître de dessin... Aurélie.

AURÉLIE, à part.

Heureusement, Jérôme est parti.

MADÉLEINE, bas.

Qu'est-ce que t'as donc ? Est-ce qu'il est méchant, ton maître de dessin ? Faudrait pas qu'il s'avise non plus... Ah mais !

AURÉLIE, bas.

Ma mère !

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Nourrice, faites vos adieux à mon élève, la règle de la maison ne tolère pas de plus longues visites.

MADÉLEINE.

Vous me permettrez bien au moins, madame la maîtresse, d'aller faire ma prière à votre petite église, d'aller remercier le bon Dieu d'avoir revu celle que j'ai nourrie, si belle, si bien portante, si bien élevée par vous. (Bas.) Vous ne pouvez pas me refuser ça, madame Valéry ?

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Allons, soit.

MADÉLEINE, à part.

Bon, je pourrais la voir encore. (Haut.) Adieu, mamz'elle Aurélie, soyez toujours plus savante que toutes ces petites paresseuses là... (Les pensionnaires rient.) Est-ce que j'ai dit une bêtise ?

TOUTES.

Non, non.

AURÉLIE.

Adieu nourrice... (Bas et l'embrassant.) Adieu ma mère.

MADÉLEINE, troublée.

Je m'en vas, parce que je me vendrais... (Haut.) Adieu tout le monde, adieu mes braves femmes du bon Dieu.

(Elle sort vivement par le fond, à droite.)

M<sup>ME</sup> VALÉRY, à la sous-maîtresse.

Faites entrer monsieur Jules Durand.

(La sous-maîtresse fait un signe, Gaston paraît.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté M<sup>ME</sup> PAILLEUX,  
GASTON, puis JÉRÔME.

PALMYRE, à part.

Ce paysan, cette femme ! c'est singulier.

GASTON, tenant un grand carton à dessin, saluant.

Madame...

AURÉLIE, à part.

Je n'ose plus lever les yeux sur lui.

M<sup>ME</sup> VALÉRY, à Gaston.

Monsieur Durand, après l'office, vous corrigerez les dessins de ces demoiselles.

PALMYRE.

Je n'ai pas fini le mien.

TOUTES, hors Aurélie.

Ni moi, ni moi.

JÉRÔME, qui a paru à gauche.

J'ai eu beau interroger, rien...

GASTON, s'approchant d'Aurélien.

Je suis bien sûr que vous avez terminé le vôtre, mademoiselle Aurélie... (Bas et vivement.) Prenez ce billet.

AURÉLIE, même jeu.

Non, non. (A part.) Il me semble que j'offenserais Dieu et ma mère.

JÉRÔME, qui a vu le mouvement.

Voilà l'explication de la tristesse.

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Allons, mesdemoiselles, reprenez vos rangs et suivez-moi.

(Toutes sortent par le fond à droite. Gaston jette un regard d'Aurélien, mais celle-ci baisse les yeux.)

GASTON, à part, les regardant sortir.

Pour la première fois, elle refuse de recevoir une lettre de moi... Oh ! la crainte, sans doute, car son cœur ne peut avoir changé.

## SCÈNE IX.

GASTON, JÉRÔME, celui-ci se tient à l'écart et observe.

GASTON.

Aurait-elle appris le secret de mon nom, de ma famille ? oh ! c'est impossible... Aurélie, du jour où je t'ai vue recevoir si modestement ces couronnes dont on t'accablait, où j'ai entendu ta voix pure et angélique, mon cœur a été à toi... je t'ai aimée en artiste, quoique noble et riche, et l'artiste a consenti à devenir l'esclave payé de ces jeunes filles capricieuses, pour avoir de toi un regard d'amour, un mot d'espoir... (Souriant.) Allons, Gaston de La Tourangeraie, continuez votre métier, examinez les chefs-d'œuvre de ces demoiselles.

(Il va à la table à gauche, et dépose son carton.)

JÉRÔME, le saluant,

Monsieur ?..

GASTON.

Que me voulez-vous, brave homme ?

JÉRÔME.

Ma foi, oui, je suis un brave homme, et je vais vous le prouver... Tenez, je n'y vas pas par quatre chemins : je viens de vous voir glisser un billet doux dans la main d'une jeune personne.

GASTON après un mouvement qu'il réprime.

Moi... vous vous êtes trompé.

JÉRÔME.

Je me suis si peu trompé, que la jeune personne a refusé le billet... et qu'elle a bien fait.

GASTON.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je; et d'ailleurs, da, quel vous mêlez-vous ?

JÉRÔME.

De ce qui me regarde, peut-être.

GASTON, avec un rire forcé.

Ah ! et qui êtes-vous donc ?

JÉRÔME.

Moi, je suis le père Jérôme, marchand coquetier.

GASTON.

Marchand coquetier ? Quel titre !

JÉRÔME.

Dam ! marchand coquetier, marchand de coups de crayon, chacun son état.

GASTON.

Impertinent !

JÉRÔME, à part.

Ce ton ! (Haut.) Ainsi, vous êtes bien réellement...

GASTON, vivement.

Maître de dessin !

JÉRÔME.

Ah ! vous avez de bien jolies petites moustaches, pour un maître de dessin.

GASTON, embarrassé.

Je... je suis attaché au génie militaire :

JÉRÔME.

Ah ! ce qui ne vous empêche pas d'avoir besoin de pratiques ; eh bien, je vous offre la mienne... (Mouvement de Gaston.) et je paierai bien... Voyons, donnez-moi votre adresse... je désirerais me faire crayonner mon portrait.

GASTON, à part.

Diable d'homme ! Et il a mon secret ?

JÉRÔME.

Vous hésitez ?

GASTON.

Je vous remercie, monsieur Jérôme, le portrait n'est pas mon genre.

JÉRÔME.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise ce que je pense, moi... vous êtes ici sous un déguisement, pour tromper, pour séduire quelque malheureuse jeune fille. \*

GASTON.

Voilà quelqu'un !... Oh ! silence, silence !

JÉRÔME.

J'y consens, mais restez, on je parle.

(Il s'assied à gauche.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, entrant du fond à droite à reculons et jetant des baisers devant elle avec les mains.  
— On entend l'orgue de la chapelle.

Adieu fille, adieu ange, adieu chérubin à ta mère... Je suis partie pendant qu'elle avait les yeux baissés sur son livre de messe ; si elle m'avait regardée, j'aurais pas pu... (Avec expansion) Ah ! je m'en suis donné à la dévorer des yeux... A c't'heure, remontons dans mon fiacre avant que ce bougon de Jérôme se soit aperçu...  
(Elle va pour sortir et se trouve en face de lui.)

JÉRÔME.

Comment, vous ici !

MADELEINE.

Prise au trébuchet ! Allons, voyons, ne bougonnons pas, père Rabat-Joie ; j'ai pas pu résister ; mais on ne se doute de rien, et je m'en vas.

JÉRÔME.

On !, sortez, mais attendez-moi dans ma cariole.

MADELEINE.

Pourquoi ?

JÉRÔME.

Je vous le dirai.

MADELEINE.

Comme vous v'là bouleversé ! Qu'est ce que vous regardez ?... (Montrant Gaston.) Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là, qui me tourne le dos ?...

JÉRÔME.

Je ne sais pas encore.

MADELEINE.

Rien ne menace mon Aurélie, au moins ?

JÉRÔME.

Rien.

MADELEINE.

Alors, je pars... Votre servante, monsieur, portez-vous bien, monsieur... Il me tourne toujours le dos, mais c'est égal... il faut montrer qu'on a de l'usage.

JÉRÔME.

Mais partez donc...

MADELEINE.

On y va, on y va... Je vous attends dans votre cariole, et je renvoie mon fiacre, mon ver rongeur... il n'y a pas de petites économies ; ne flânez pas surtout, vous savez que j'ai de la patience tout juste... (A elle-même.) Je l'ai vue, je l'ai embrassée, v'là du bonheur pour longtemps. (Elle sort par la grille.)

SCÈNE XI.

JÉRÔME, GASTON.

JÉRÔME, allant à Gaston.

A nous deux, maintenant, monsieur le professeur.

GASTON, se levant.

Ecoutez-moi !... Il est inutile de feindre plus longtemps : le hasard vous a livré une partie de mon secret, je vais vous l'apprendre tout entier. Jules Durand n'est pas mon nom ; je suis le fils d'une noble famille.

JÉRÔME, à part.

Ah ! j'arrive à temps.

GASTON.

Ma conduite est blâmable, sans doute, mais je n'avais que ce moyen de m'introduire dans cette maison rigide, de voir mademoiselle Aurélie, de lui parler, de me faire aimer d'elle...

JÉRÔME, sévèrement.

Quand on se cache, monsieur, c'est qu'on médite quelque mauvaise action.

GASTON.

Un homme de mon rang ne prononcerait pas impunément de telles paroles... mais, malgré moi, je ne sais quoi me domine en vous, et me force à me justifier.

JÉRÔME.

J'écoute.

GASTON.

Sur mon honneur, mes intentions sont pures, et jamais une pensée coupable ne s'est mêlée à mon amour pour mademoiselle Aurélie.

JÉRÔME.

Et sa famille, la connaissez-vous ?

GASTON.

Non, mais la noblesse n'est-elle pas empreinte dans chacun de ses traits, dans un simple mot qu'elle prononce, dans la distinction de tout son être enchanteur ?

JÉRÔME.

Et... votre père connaît-il votre amour ?

GASTON.

Pas encore.

JÉRÔME.

Pourquoi ?

GASTON.

Mon père, que je crains et que je respecte, a d'autres idées pour mon avenir.

JÉRÔME.

Un mariage ?

GASTON.

Où.

JÉRÔME le fixant.

Oh !

GASTON.

Je n'ai pas osé lui ouvrir mon cœur, mais bientôt, plus tard, je saisirai une occasion favorable ; d'ici là, si au lieu de me nuire, vous voulez garder le silence...

JÉRÔME.

Vous l'achèteriez, n'est-ce pas ?

GASTON.

Le prix que vous y mettez vous-même, et pour commencer...

JÉRÔME.

De l'argent ! Attendez donc que je l'aie gagné.

GASTON, à part.

Que vent-il dire ? Il me fait peur.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M<sup>ME</sup> VALÉRY, AURÉLIE, tous jours près de PALMYRE, PENSIONNAIRES se dirigeant vers leurs pavillons.

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Comment, vous encore ici, brave homme

JÉRÔME.

Oui, madame, et tout à l'heure, vous me remercerez d'être resté.

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Je ne vous comprends pas, et je trouve que vous vous permettez trop de familiarité. (Aux pensionnaires qui s'approchent pour écouter.) Mesdemoiselles, ceci ne vous regarde pas : allez prendre votre leçon de dessin.

JÉRÔME, qui a remonté la scène.

Arrêtez... (Designant Gaston.) Ce jeune homme ne doit plus donner de leçons ici.

(Mouvement général.)

TOUS.

Qu'entends-je ?

JÉRÔME.

Ce jeune homme n'est pas professeur ; c'est un faux titre qu'il a pris pour s'introduire dans la maison. (Mouvement des pensionnaires.)

AURÉLIE à part.

Lui !

GASTON, à Jérôme.

Misérable !

JÉRÔME, froidement.

Réfléchissez, au contraire, et donnez-moi la bourse que vous me proposiez tout à l'heure, car de ce moment seulement, je l'ai gagnée.

M<sup>ME</sup> VALÉRY, à Gaston.

Répondez, monsieur, est-ce une calomnie ?

GASTON.

Non, madame, cet homme dit la vérité.

AURÉLIE, à part.

Ah ! je me meurs. (Jérôme la soutient.)

GASTON.

Je suis d'une famille riche, d'une famille noble...

AURÉLIE, à part.

Noble! ah! malheureuse!

JÉRÔME, bas.

Contenez-vous... moi seul je sais tout.

GASTON, continuant.

Et si vous pouviez connaître le fond de mon cœur...

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Sortez, monsieur, sortez.

GASTON.

J'obéis, madame, car, pour me justifier, il faudrait compromettre quelqu'un qui m'est plus cher que la vie... Je me retire chargé de vos mépris (regardant en même temps Aurélie) mais plus tard, j'espère, je mériterai votre indulgence. (Il sort par le fond à droite.)

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Rentrez mesdemoiselles, et vous, monsieur Jérôme, restez, je vous en prie. Quel événement! je suis tout émue!

PALMYRE, à part.

Que vont-ils se dire? oh! je le saura... (Toutes sortent. Palmyre se cache derrière une grande caisse d'oranger à gauche.)

## SCÈNE XIII.

M<sup>ME</sup> VALÉRY, JÉRÔME, PALMYRE cachée.M<sup>ME</sup> VALÉRY, à Jérôme qui descend à droite.

Mais comment avez-vous pu découvrir?...

JÉRÔME.

Avant de m'interroger, écoutez-moi : ce jeune homme aime Aurélie.

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Aurélié!

PALMYRE, à part.

Qu'entends-je?

(Sur un mouvement de Jérôme, elle se recache vivement.)

JÉRÔME.

Et vous ne le saviez pas, vous ne l'aviez pas deviné, vous dont cependant c'était le devoir... est-ce parce qu'Aurélié n'est pas de noble famille que vous n'étendez pas sur elle, comme sur les autres votre incessante sollicitude?

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Monsieur.

JÉRÔME.

Est-ce parce que madame Pailleux, sa mère, qui vous paie cher, très cher, est une simple marchande à la halle?... Ah! si vous saviez ce qu'il y a de bon, de noble, dans le cœur de cette femme!

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

En vérité, de pareils reproches!..

JÉRÔME.

Si vous connaissiez aussi la violence de cette nature primitive, vous trembleriez vous-même à la seule idée de l'avoir blessée au cœur, en négligeant de veiller sur celle qu'elle vous avait confiée comme son bien le plus cher. — Oh! tenez, redoublez de soins, de vigilance, pour lui conserver son trésor... elle a commis une erreur, une faute, la pauvre mère, en mettant son enfant dans votre maison, mais malheur à qui l'en ferait repentir!

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Quel langage! mais vous n'êtes donc pas un simple paysan?

JÉRÔME.

Moi, je suis le père Jérôme, marchand coquetier, qui vous bénira, si vous pouvez réparer le mal que vous avez fait.

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Oh! je vous le promets, ma fille ne serait pas l'objet de soins, d'attentions plus soutenues, mais je vous en conjure, cachez bien à tout le monde ce que vous avez appris.

JÉRÔME.

A tout le monde, je vous le promets, excepté à la mère. (Il sort par la grille.)

M<sup>ME</sup> VALÉRY.

Que faire, mon Dieu, que faire? Oh! du moins, donnons les ordres les plus sévères pour que ce jeune homme ne puisse se présenter ici.

(Elle sort à droite; au même instant, Palmyre paraît avec précaution et la regarde s'éloigner.)

## SCÈNE XIV.

PALMYRE, LUCIE, PENSIONNAIRES, puis AURÉLIE.

PALMYRE.

Je sais donc enfin qui elle est... Fais donc ta fière, à présent, parle de la pension... (Appelant.) Mesdemoiselles, mesdemoiselles.

TOUTES, de chaque côté secourant.

Qu'est-ce qu'il y a?

ZAZA.

Encore un jeune homme qu'on a découvert?

ANTONIA, repoussant Zaza à gauche.

Veux-tu t'en aller, petite curieuse!

PALMYRE.

Non, mais un secret.

TOUTES.

Ah! dites-nous-le, dites-nous-le.

PALMYRE.

Apprenez qu'Aurélié...

TOUTES.

Eh bien?

PALMYRE.

Sa mère est marchande à la halle.

YOUTES.

Pas possible!

LUCIE.

Quelle humiliation pour la pension!

ZAZA.

Pauvre petite maman! (Apercevant Aurélie.)  
Taisez-vous, la voici!

LUCIE.

Ne lui disons pas...

PALMYRE, se rangeant avec les autres à droite.  
Tiens pourquoi donc ça?

AURÉLIE, révoue.

Il me trompait! Il est noble, et ma mère  
s'appelle Madeleine Pailleur!

ZAZA, s'approchant d'Aurélié.

Comme te voilà triste, bonne petite maman!

PALMYRE.

C'est peut-être parce que le beurre est renchéri.

AURÉLIE, sortant de sa rêverie.

Hein? que dis-tu, Palmyre?

QUELQUES-UNES, comme avec reproche.

Voyons, voyons, Palmyre?

PALMYRE.

Il ne faut pas te chagriner pour ça... ta  
mère le vendra un peu plus cher.

AURÉLIE.

Je ne te comprends pas... qu'est-ce que tu  
as après moi, qu'est-ce que je t'ai fait?

PALMYRE.

Oh! rien, rien, seulement, à l'avenir, tu  
vas devenir un peu plus orgueilleuse... quand  
on est la fille de madame Pailleur!

AURÉLIE, stupéfaite.

Quoi, vous savez! ô mon Dieu! mon Dieu!

LUCIE.

Pourquoi tourmenter mademoiselle : ma-  
dame Valéry est libre de prendre ses pension-  
naires où elle veut... seulement, j'écris de-  
main à mon père pour le prier de me retirer  
de la pension.

AURÉLIE.

Toi aussi... Je te croyais bonne.

ZAZA.

Pas moi au moins...

PALMYRE.

Après ça, mademoiselles, nous avons tort,  
ça n'est pas sa faute si elle est la fille d'une...  
poissarde. (Elles s'éloignent comme avec mépris.)

AURÉLIE.

Oh! raillez-moi, insultez-moi, mais respec-  
tez ma mère.

ZAZA, à Palmyre.

Grande sans cœur, va...

AURÉLIE, à part.

Tout à la fois! .. (Elle pleure. — Haut et sup-

pliant.) Vous que je n'ose appeler mes amies,  
vous ai-je fait jamais le moindre mal, dites? Je  
vous aimais bien, allez... Vous êtes nobles, de  
grandes familles, moi je suis une pauvre fille  
bien malheureuse! Soyez nobles aussi par le  
cœur... Ne m'humiliez pas.

(Elle remonte vers le fond et aperçoit sa mère  
qui revient avec Jérôme, elle jette un cri.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADELEINE, JÉRÔME, puis  
Mme VALÉRY.

MADELEINE, la prenant dans ses bras.  
Tu pleures!... Qu'est-ce qui fait pleurer ma  
fille?

AURÉLIE, se jetant à son cou.

Ma mère!

MADELEINE.

Oui, ta mère qui a en la bêtise de se cacher,  
qui a eu la sottise de se dire ta nourrice... et  
tout ça pour ménager madame la maîtresse de  
pension... Oùs-ce qu'elle est c'te maîtresse?...  
(Ne la voyant pas.) Enfin n'importe, tout à  
l'heure elle aura son compte... (Continuant.)  
pour ne pas effaroucher l'orgueil d'un tas de  
péronnelles qui ne travaillent pas.

JÉRÔME, à part.

Voilà le bouquet.

ZAZA, à Madeleine.

Madame, c'est pas nous... d'abord.

MADELEINE.

Tiens, elle est gentille, cette petite.

(Elle lui tape sur la joue.)

ZAZA.

C'est Palmyre.

MADELEINE, à Lucie, qui est pas-ée à gauche.

Qui ça, Palmyre, c'te grande mouche à  
miel?

ZAZA, montrant Palmyre du même côté.

Non, madame, celle-là!

MADELEINE, à Palmyre.

Vous? votre nom? Je gagerais que votre  
père ma doit de l'argent... Y en a assez de ces  
messieurs l'embarras qui sont en arrière de  
compte avec Madeleine Pailleur. Elle ne doit  
rien, elle, rien à personne, pas un rouge  
liard.

JÉRÔME

Voyons, du calme.

MADELEINE, le repoussant.

Qui est-ce qui te parle, à toi, monsieur  
quille? Jour de Dieu, humilier ma Rébe! C'est  
parce qu'elle avait plus d'esprit qu'enx, et ça  
n'était pas difficile.

AURÉLIE.

Ma mère!

MADELEINE.

Laisse faire, laisse faire, petiote

M<sup>ME</sup> VALERY, rentrant du pavillon de droite.  
 Qu'y a-t-il donc ? Quel bruit chez moi !

MADÉLEINE.

Ah ! vous voilà, vous ! bon, nous allons jaser... (À Jérôme qui la retient.) Eh ! laisse-moi donc, toi !... (À madame Valery.) Il paraît que vous gardez joliment vos brebis, ma bergère ?

M<sup>ME</sup> VALERY, avec aigreur.

Madame, songez où vous êtes... On n'est pas accoutumé à entendre ici le langage de la populace.

MADÉLEINE.

Je crois qu'elle m'a appelée populace !

JÉRÔME.

Je n'ai pas entendu.

M<sup>ME</sup> VALERY.

Oh ! assez de scandale ! Que voulez-vous enfin ?

MADÉLEINE.

Ce que je veux ? Je veux que j'emmène ma fille de votre baraque de maison ! Je veux... que si je ne me retenais pas, je distribuerais des paires de gifles à toutes ces petites bégueules... Mais je me retiens, faut de l'usage... Viens, ma fille, viens, Rêlé : elles seront bientôt les dernières dans leurs grandes hôtels, toi, tu seras la première à la halle... À la halle, où il n'y aura pas de freluquet pour déranger une jeunesse, où je te trouverai un bon mari, un joli mari, qui aura de quoi.

AURÉLIE, à part.

Je ne le verrai plus !

MADÉLEINE.

Venez, père Jérôme, et vous, mes belles pie-grièches, rangez-vous et remerciez, car vous avez été insolentes, et on ne vous a pas battues... À la halle, à la halle !

(Elle s'éloigne avec Jérôme et Aurélie. — Tableau.)

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une arrière-boutique. — À droite, un grand vitrage à travers lequel on aperçoit la boutique et les marchandises qui la garnissent. — Une porte de communication. — À gauche, une autre porte avec quelques marches. — Au fond est un petit intérieur où l'on aperçoit une grande cheminée avec une grande chaudière pour faire cuire les herbes. — Le long du vitrage, à hauteur d'appui, sont, sur une tablette, des herbes cuites, des grands pots, accessoires de fruiterie ; de même sont rangés de grands paniers d'osier noir remplis d'œufs. — Sur le devant, de chaque côté, une table posée sur des tréteaux servant à l'épluchage des herbes. — Près des marches, qui sont à gauche, est un bas de buffet placé latéralement. — Dessus, sont des motes de beurre enveloppées dans leurs linges. — De la paille est posée à terre, à la porte du fond et à celle de droite. — Au lever du rideau, quatre filles de service sont occupées à éplucher de l'oseille et des épinards.

### SCÈNE I.

FRANÇOISE et UNE AUTRE FEMME SONT ASSISES à la table de gauche, LOUISON et UNE AUTRE FEMME à la table de droite ; un moment après, MANON.

LOUISON.

Dis donc, Françoise ?

FRANÇOISE, mettant ses coudes sur la table et lui tournant le dos.

Hein ?

LOUISON.

C'est-il vrai qu'elle est si belle qu'on dit, la fille à la bourgeoise ?

FRANÇOISE.

Laisse donc !... une perche à houbion, avec une robe comme une duchesse, si ça fait pas suer ; car, enfin, c'est un enfant d'la halle comme nous.

LOUISON.

Tais-toi, si on t'entendait !

FRANÇOISE.

Eh bien ! quoi ? on ne m'avalerait pas ; depuis quand Françoise n'aurait-elle pas son ranc-parler ?

MANON, paraissant à la porte du vitrage et parlant à la cantonnade.

Marie-Joanne, veille à la boutique ; il faut que je donne un coup-d'œil par ici.

LOUISON.

Eh bien ! tu te tais, Françoise ; parle donc ?

MANON, allant à Françoise.

Qu'est-ce qu'elle disait ? Eh bien ! c'est comme ça qu'on travaille, seignantes, parce que madame Pailloux n'est pas là ?

FRANÇOISE, sans se déranger.

Faut-il pas se tuer le corps et l'âme pour une pièce quinze sous par jour ?

MANON, à Louison.

Qu'est-ce tu fais-là, toi ? Tu mets les côtes avec les fenilles ; ça fait des grumelleaux dans les épinards.

FRANÇOISE.

Fais donc attention, Louison, ou la nouvelle bourgeoise te donnera ton savon.

MANON.

Qui ça, la nouvelle bourgeoise ?

FRANÇOISE.

La princesse en casaquin, la fille à ma-

dame Pailleur... car on ne la mettra pas sous verre, j'espère!

MANON.

Tenez, voulez vous que je vous donne un conseil d'amitié: Si vous voulez *gouailler*, que ça ne soit ni devant mame Pailleur, ni devant le bourgeois.

LOUISON.

Bah! mame Pailleur est depuis quatre heures à la criée aux beurres, et quant au bourgeois...

FRANÇOISE.

Il mire, le bourgeois, il mire; et, quand il mire les œufs, il en a pour une suée.

MANON.

Eh bien! c'est moi qui vous défends de rien dire sur mam'zelle Aurélie... (Mouvement des éplucheuses.) Oh! je ne crains pas, moi; j'ai porté l'éventaire sur le carreau de la halle... On connaît Manon, et, s'il ne suffit pas de mettre les poings sur les hanches pour se donner un coup de bec, je vous les planterai sur le museau, mes petits agneaux.

FRANÇOISE.

Pas si haut, tu te feras du bobo!

LOUISON.

Retiens-toi, Françoise, v'la le bourgeois.

## SCÈNE II.

### LES MÊMES, PAILLEUX.

PAILLEUX, il arrive du fond en achevant de mirer des œufs qu'il tient à la main.

Pas un de clair, pas un de couvé, pas un qui sente la paille. En voilà douze cents que je mire comme ça... à trois de six blancs, ça sera donné. (Posant les œufs à gauche.) Mais qu'est ce donc que j'ai entendu? Il me semble qu'on *surchotait* ici?

MANON.

Oh! rien du tout; c'est les éplucheuses qui se permettaient de jaboter sur mam'zelle Aurélie.

PAILLEUX.

Sur Rélie? Qui ça?

FRANÇOISE, riant.

Ne dis pas que c'est moi, ça m'fait peur; tiens, comme je tremble.

PAILLEUX.

Ah! tu ricanes; apprends que je suis le maître ici quand ma femme n'est pas là.

MANON.

Et, quand il n'y a ni le patron, ni la bourgeoise, qu'on n'oublie pas que Manon est là.

PAILLEUX.

Et que j'entends qu'on ne parle de Rélie...

FRANÇOISE, se retournant.

Qu'avec des gants de peau de lapin? Merci, c'est trop cher; v'la-t-il pas, pour ses quinze sous, faudrait être polie pour un petit écu!...

MANON.

Vas-tu te taire?

PAILLEUX.

Vas-tu te taire?

FRANÇOISE.

On se tait!... on se tait!... mais on a son idée!...

MANON.

\* Allons, Louison! donne-moi mon litron, mon demi-litron et mon canbanon... Et épluchons... Et plus vite que ça.

(Toutes se remettent vivement à la besogne.

Françoise et l'autre femme qui est avec elle se lèvent, débarrassent leur table et se mettent à ranger.)

PAILLEUX, répétant.

Plus vite que ça. (Amenant Manon sur le devant de la scène.) Dis donc, Rélie n'est pas encore descendue de sa chambre; elle fait la grasse matinée; je viens d'entendre sonner sept heures à Saint-Eustache; eh bien, tant mieux, ça nous donnera le temps de causer.

MANON.

De quoi?

PAILLEUX.

Dis donc... (Plus bas.) Toi qui as de la *jugeotte*, qu'est-ce que tu penses de c't' histoire de la pension?... Ça me tarahusque, moi.

MANON.

Bah!

PAILLEUX.

Dam! si c't' amourette-là lui tenait au cœur, cette pauvre chérie!

MANON.

(S'asseyant à la place de Françoise, son canbanon sur ses genoux et écosant des pois.)

Laissez donc... Un trompeur, un affronteur, ça se passera. — Voyez plutôt moi, il y avait Badinguet, le facteur à la Vallée, qui m'avait promis mariage; et un beau jour j'apprends qu'il a conduit Flipotte, la marchande de mèches, à l'autel Saint-Eustache... Croyez-vous pas que j'en ai fait une maladie? Pas si bête... Un de perdu, deux de retrouvés, si preuve que je suis encore recherchée par le petit Pervenche, le fils du gros fruitier, et le bon Colibert, l'inspecteur... Cetui-ci, celui-là. Pourvu que je ne coiffe pas Sainte-Catherine, je m'en moque: c'est toujours vert-jus vert et blanc bonnet.

PAILLEUX.

Et Rélie fera comme toi, c'est juste: elle n'aura que le choix. — Pas moins, que ce fringuet ne mette pas les pieds ici: je lui

ferais sauter ses grands airs aux petits oignons.

MANON, se levant, aux éplucheuses qui sont sur le devant, à droite, et qui écoutent.

Qu'est-ce que vous faites là, vous autres... à rester là comme des écoute-s'il-pleut?

LOLISON.

Nous avons fini.

FRANÇOISE, à elle-même.

Et j'ai pas envie de recommencer.

MANON.

Eh bien, enlevez-moi les paniers, rangez les tables et portez les herbes à la chaudière.

PAILLEUX, répétant.

Portez les herbes à la chaudière.

MANON.

Et plus vite que ça?

PAILLEUX, même jeu.

Et plus vite que ça!

Les femmes, moins Françoise, rangent la table de gauche le long du vitrage, portent les herbes au fond et sortent.)

FRANÇOISE, sur le devant, à droite.

Moi j'en ai assez des épinards... J'ai mon idée... Voilà le poisson qui redonne... Je vas ripiquer sur l'hareng frais.

MANON.

Eh bien, bon débarras! .. Passe à la boutique, qu'on te donne ton compte. — Et bien des choses chez toi!

FRANÇOISE, faisant la révérence.

On n'y manquera pas, madame... Tiens, l'carreau n'est pas fait pour les chiens!

MANON, poussant Françoise.

Allons, pas de réflexion! .. Et dépêche!...

FRANÇOISE, sortant.

Ah! faiseuse d'embarras!...

PAILLEUX.

Comme tu les mènes... Presqu'aussi bien que ma femme.

MANON.

Dam! je mange vot' pain; m'ame Pailleux m'a promis de m'établir; il faut bien que je sois bonne à quelque chose.

PAILLEUX.

Que je te dise encore : j'ai l'idée de faire à Hélène une petite surprise!

MANON.

Une surprise!

PAILLEUX.

Oui un joli cadeau pour sa bien-venue...

Je vas lui acheter une bouteille de ratafia... C'est la liqueur des demoiselles.

MANON.

Ces hommes, ça ne pense qu'à ce qui se boit; achetez-lui plutôt des fleurs : des roses premières, des liotrophes, des gredins din-drons.

PAILLEUX.

Tiens, t'as raison, au fait, ça lui fera un petit jardin sur sa fenêtre, et je l'arroserai tous les matins... Rien de trop coquet pour elle... Dis donc, Menon, quel fion ça va donner à la maison : une demoiselle qui a pour douze mille francs d'induration dans l'estomac!

MANON.

Le fait est que, quand nous l'aurons stylée, ça nous fera une petite marchande comme il n'y en aura pas treize à la douzaine.

PAILLEUX.

Je cours au Quai aux Fleurs... et je vas lui rapporter une botte de... comment que t'as dit ça...? Ah! je me rappelle, des roses premières, des liotrophes et des gredins din-drons. (Il sort vivement par la boutique.)

### SCÈNE III.

MANON.

(Seule, et pendant le récit, apporte un grand panier sur le devant, à droite, et une chaise qu'elle pose dessus, place d'oselle.)

Breves gens, tous braves gens : le père Pailleux, la mère Pailleux, la petite Pailleux, quoi qu'on nous l'ait un peu gâtée à c'te pension de deux liards... Pas moins elle est restée bonne enfant. « Menon, qu'elle m'a dit, d'abord » je ne veux pas que tu m'appelles mam-zelle... et puis tu ne sais ni lire ni écrire. » — C'est vrai, et je m'en porte pas plus mal. « Eh bien, le soir, après l'ouvrage, je te donnerai des leçons. » Pauvre amour, ça se croit instruite, et ça ne sait pas seulement si les œufs ronges viennent au monde comme ça. (Elle range une corbeille à enf.) — C'est moi qui lui en donnerai des bonnes leçons! Faut bien que je la mette au fait de la maison, car enfin, une fois que je vas être mariée, c'est elle qui me remplacera. (Bahant les épluchures et regardant à travers le vitrage.) Mais en parlant de mariage, il me semble que je ne vois guère mes amoureux... Est-ce qu'ils auraient fait comme Badinguet, les voltigeurs?... Non, je leur fais tort, car en v'là déjà un.

SCÈNE IV.

MANON, COLIBERT, PERVENCHE.

COLIBERT, entrant de la boutique, tenant une grosse canne, il a l'accent gascon.

C'est moi, céleste Manon, avec tous mes avantages.

(Il fait tourner sa canne, et se place à gauche.)

MANON, à elle-même.

En v'là deux; je savais bien que je n'en maquerai pas.

(Pervenche, qui le suivait de près, paraît, et resta dans une pose comique de rage, et le fixe.)

COLIBERT, à part.

Tel mon rival!..

PERVENCHE, toujours posant, à lui-même.

Qu'est-ce qu'il vient faire ici, cet inspecteur manqué?

COLIBERT, à part.

Ce fruitier n'aura pas la pomme, j'en jure par celle de ma canne. (Il la fait tourner.)

PERVENCHE, à part.

Il m'agace avec son rotin. (Ils se toisent.)

MANON, riant, appuyée sur son bâton.

Ah! qu'ils sont drôles!.. Ils se regardent comme deux chiens de faience.

COLIBERT.

Je le regarde, moi!.. Ou est-il donc le petit?

PERVENCHE.

Petit!.. Enfin, n'importe, mam'zelle Manon, c'est mame Pailieux qui m'a fait signe de venir ici, à votre intention.

COLIBERT.

Quant à moi, fine fleur de l'oseille, elle m'a défendu de traîner mes guêtres dans ces parages; mais comme j'ai des hottes molles, je n'ai pas pris ça pour moi, té!

MANON, à Pervenche.

Est-ce que vous ne seriez pas venu si la bourgeoise?..

PERVENCHE, avec amour.

Oh! si... que si!

COLIBERT.

Jamais, sans ma permission; je le jure par Sophie.

MANON, étonnée.

Sophie!

COLIBERT, montrant sa canne.

C'est un petit nom d'amitié que j'ai donné à ma badinette, té! Je la crois plus haute que lui!

PERVENCHE, furieux.

Dites-moi deux mots, Manon, et je prie ce moscadin de sortir par la porte ou par la fenêtre; car je suis petit, mais je suis ragauf, je suis tout nerfs. (Il montre les poings.)

COLIBERT.

Une seule parole, et je la hache menu, menu, comme vos épinards, té!

MANON, se plaçant entre eux.

Oh! là! là! minute, pas de scène, et répondez-moi tous les deux: comme dit le parfait jardinier, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un melon.

PERVENCHE, à Colibert.

Vous entendez?..

COLIBERT, à Pervenche.

Faites-vous entendre...

MANON, à Pervenche.

Vous m'offrez...

PERVENCHE.

Une boutique de fruitier-oranger, oignons brûlés, pommes de reinette et pommes d'api, et autres légumes.

MANON.

Et vous, Colibert?

COLIBERT.

Ma place d'inspecteur et ma beauté, té!

(Il se campe fièrement.)

PERVENCHE, le contrefaisant.

Sa beauté... té!.. (A Manon.) Mon père fournit tous les traiteurs en vogue, Le Gacque, Véry, Boinvilliers, les maréchaux, les sénateurs, tous les gros bonnets, et pour m'établir, il me laisse son fonds, et son aom, et son enseigne.

COLIBERT, avec explosion.

Une enseigne! pouah!.. Vous voyez en moi le parent, l'allié d'une des meilleures maisons de l'Agennois... par les Dardavel... Vous porterez chapeau, bella Manon, au lieu de porter la hotte.

PERVENCHE.

Chaque année, pour la fête de la citrouille, c'est moi qui ai l'avantage de fournir le plus gros potiron... et c'te fois, si j'en suis encore le parrain... comme j'en ai le doux espoir, je l'appellerai Manon.

COLIBERT.

Moi, je m'engage à vous procurer une dame patronnesse un peu distinguée, ma noble cousine, qui prodiguera l'or et les rafraîchissements; oui, ma propre cousine, alliée par les Dardavel aux Colibert. Ce n'est pas des pommes de reinette, ça... monsieur... Prononcez-vous... ô Manon.

MANON, à part, figurant la balance avec ses deux mains.

Voyons, pesons un peu ça, et en conscience.

COLIBERT.

Pésez, belle Manon!.. pésez!

PERVENCHE, le contrefaisant.

Pésez! belle Manon... Pésez!..

MANON, à elle-même.

D'un côté M. Colibert est gentil, il a la langue bien pendue... je crois qu'il l'emporte. Oui, mais vous me direz il n'a que sa place et pas plus d'argent que de beurre en broche. Tandis que celui-là... il a un bon établissement, et puis il ne pèse pas lourd... c'est facile à mener !

TOUTS DEUX.

Eh bien !

MANON, à Colibert.

Eh bien, j'ai consulté mon cœur, et ce n'est pas pour vous qu'il bat... (Elle le repousse.) C'est pour Pervenche.

COLIBERT.

Comment ! et moi ?

MANON.

Vous..., allez voir au carreau de la halle si j'y suis.

COLIBERT.

Pesté !

PERVENCHE.

Enfoncé, l'inspecteur.

COLIBERT, furieux.

O affront ! affront ! j'en ai bien reçu dans ma vie ; mais jamais comme celui-là ! La Manon, vous êtes une glace... et, moi, je suis le soleil qui la fera fondre.

MANON.

Oui, venez-y voir un peu...

COLIBERT.

Adieu, glace !... (Il se dirige vers la boutique.)

MANON.

Bonsoir, soleil !...

PERVENCHE.

Attends, attends un peu que je t'en donne.

(Il prend le balai qu'il laisse tomber devant Colibert, qui profite du mouvement pour mettre le pied dessus ; le manche reste dans les mains de Pervenche qui se tient sur la défensive.)

COLIBERT, faisant tourner sa canne.

Oh ! là, oh ! là, légumier, pas de gestes, ou tu recevras une caresse de Sophie... petit marchand de carottes que vous êtes. Au revoir, cœur de roc.

MANON.

Au revoir !..

COLIBERT, se retournant.

Caillou ! (Il sort.)

PERVENCHE, tenant toujours le manche et criant  
Grand bête !... (Il ramasse le balai. A Manon.)  
Oh ! merci, merci, ma Manon. Ça toujours été mon rêve d'épouser une femme dans les herbes cuites.

(Il va pour lui prendre la taille, Manon lui tape sur les mains.)

MANON.

Assez causé, j'entends madame Pailleux qui rentre.

PERVENCHE, à part, enmanchant le balai.

On va donc parler de la dot : parce que la femme, c'est quelque chose, mais la dot, c'est tout.

## SCÈNE V.

MANON, PERVENCHE, MADELEINE, puis AURÉLIE.

MADELEINE, en costume de la halle, tablier blanc à poches, entre du fond, portant un grand panier couvert d'une grande serviette grise, qu'elle dépose à l'entrée ; elle paraît très fatiguée.

Ah ! j'en ai fait des affaires... tiens, Manon, entends sonner les écus... bonjour Pervenche, nous causerons tout-à-l'heure, mon bonhomme... Dis donc, Manon, la mère Béguin ne voulait-elle pas pousser sur moi à la criée... mais bernique, enfoncée avec ses quat' sous : j'ai tout enlevé, tout l'Isigny, tout le Gournay, et j'en ai repassé plus des trois quarts aux revendeuses, de la main à la main... Ab ! dam les écus, c'est comme le blé, ça fait des petits... (Faisant de nouveau sonner ses poches.)

PERVENCHE, à part.

Qué femme !... qué femme !... et des principes ! plein ses poches !

MADELEINE.

Encore ça à ajouter au magot ! encore ça pour ma fille... Eh bien ! où est-elle donc ?

AURÉLIE, paraissant à la porte de gauche.

Me voilà, ma mère.

MADELEINE.

Viens m'embrasser, mon enfant. (Riant.) Je crois que j'y userai les joues, à force de t'embrasser.

AURÉLIE.

Bonjour, Manon, (Elle lui tend la main.) bonjour.

MANON.

Bonjour, Rélie.

AURÉLIE.

Oh ! là, là, tu me fais mal.

MADELEINE.

Prends-donc garde.

PERVENCHE, à part.

Tiens, tiens, tiens, elle est joliment gentille aussi, la petite bourgeoise !

(Il s'assied près de Manon et épluche.)

MADELEINE.

Eh bien ! chérie, as-tu bien dormi ? es-tu contente de ta petite chambre ? hein, une vue superbe, sur la halle aux poissons, qué coup-d'œil !

AURÉLIE.

Je suis contente, heureuse, quand je suis auprès de vous ; mais, quand vous n'êtes pas là, ce bruit, ces cris : il me semble toujours que ce sont des gens qui se battent.

MADELEINE.

Bah ! tu t'y foras... à la halle, on crie, on se dispute, on se tape quelquefois, mais on ne se bat jamais... ça sera bien autre chose quand tu seras à côté de moi, à la boutique qui donne sur le carreau... (Allent serrer son argent dans un tiroir.) Dis-y un peu, Manon, pour l'habituer.

(Aurélië s'assied à gauche, et, pendant le récit de Manon, Madeleine range au fond et Pervenche épiluche.)

MANON.

Ah ! oui ! comment on asticoie les acheteurs. (Changeant de ton.) Parlez-moi, ma pratique, ça arrive, c'est frais comme l'œil. Mam'zelle, mon bijou, voyez ces cerises là, rouges comme vos lèvres... fraîches comme vos joues. Combien ? en v'là pour vos vrais cinquante sous, et pour vous, combien que ça vaut, dites vot' mot. Voyons, ne vous sauvez donc pas, auvage... allons, mettez cinq sous, méchante... Là, j'étais bien sûre que je vous arrangerais : passez-moi vos petits douze sous, mon ange, merci, ma reine. (Elle se lève.) C'est six blancs de gagnés... six blancs d'une fois... six blancs d'une autre, ça fait les écus de six livres et v'là le bagou, mon chou.

MADELEINE.

En voilà une langue bien pendue.

AURÉLIE, à part.

Quelle différence.

PERVENCHE.

Mam'zelle Manon fera une jolie maison, quand elle sera établie à son compte.

MANON.

On tâchera.

PERVENCHE, se levant et avec intention, à Madeleine.

Surtout, si elle peut avoir une petite somme bien ronde, pour commencer.

MADELEINE.

Elle l'aura, elle l'aura ; j'y ai promis, et je n'ai qu'une parole.

MANON, à PERVENCHE.

Merci.

MADELEINE, à part.

Pourquoi me disent-ils merci tous les dix. (Haut.) Mais, voyons, ne nous endormons pas... les œufs sont-ils arrivés ?

MANON.

Quinze mille seulement.

MADELEINE.

Oh ! les paresseux de poules !

LA FEMME

MANON, rangeant avec Pervenche tout ce qu'elle a apporté sur le devant.

Mais le père Jérôme est en tournée du côté de Nogent, et vous savez qu'il ne vend guères qu'à vous.

MADELEINE.

C'est bon, ça viendra à point pour les œufs rouges... En attendant, les porteurs de la criée doivent être arrivés, va recevoir la marchandise.

MANON.

Oui, la bourgeoise... (Revenant. — Bas.) Dites donc, j'ai parlé à Pervenche.

MADELEINE.

De quoi ?

MANON.

Faites donc la fineade... Il est roquet, il n'est pas beau. (Repoussant Pervenche qui est venu écouter.) Eh bien ! qu'est-ce que vous écoutez donc là, vous !... (A Madeleine.) Mais enfin, pour un mari... (Haut.) Je vas à la boutique, je vas à la boutique. (Elle sort.)

MADELEINE, à part.

Qu'est-ce qu'elle me chante là ?

\*\*\*\*\*

## SCÈNE VI.

AURÉLIE, MADELEINE, PERVENCHE.

MADELEINE.

Ah ! j'ai les jambes qui me rentrent dans l'estomac ! Dam ! écoutez donc, on n'est pas de fer, et depuis quatre heures du matin que je suis sur les talons sans démarquer...

AURÉLIE, approchant une chaise.

Reposez-vous, ma mère.

MADELEINE.

Merci, ça n'est pas de refus... (A Pervenche.) Hein, comme c'est gentil, attentionné, faut être juste, c'te léguaule de Valéry ne m'a pas volé mon argent ; ça m'a coûté gros, mais on a toujours meilleur marché à acheter du bon.

AURÉLIE, debout près d'elle.

Pourquoi vous donner tant de mal ?

MADELEINE.

Amour, va. (Elle lui baise les mains.)

AURÉLIE.

N'êtes-vous pas assez riches ?

MADELEINE.

Nous, c'est possible, mais pas toi.

PERVENCHE.

On n'est jamais assez riche.

AURÉLIE.

Oh ! la gêne, la misère, c'est affreux et mon cœur saigne quand je vois un vieillard qui mendie, des enfants en haillons, une pauvre mère qui n'a pas de pain à leur donner. Si vous étiez dans le besoin, mon père et vous, je serais la première à vous dire : travaillons !

avec courage, le jour, la nuit, s'il le faut, mais quand le ciel nous a donné le bien-être, un peu plus un peu moins de fortune, qu'importe, quand cela ne doit rien ajouter au bonheur?

MADELEINE, à Pervénche.

Hein?... en voilà des phrases un peu tournées; quand on voudra voir une demoiselle bien élevée, c'est ici qu'il faudra venir, à la halle, chez madame Pailieux, à l'enseigne de la Poule aux Œufs d'Or. Elle vous dégote toutes mes chères petites, pour l'écriture, la lecture, la géographie, la musique, le dessin... (Mouvement d'Aurélië.) Non, non, ne parlons pas de ça.

AURÉLIE, avec fermeté.

Jamais, jamais, ma mère.

MADELEINE.

Je te comprends; bien, ma fille, t'es brave, t'es fière comme ta mère.

AURÉLIE, à part.

Oh! je l'oublierai, je l'oublierai.

(Elle remonte vers le fond et va s'asseoir à droite, où elle se met à broder.)

MADELEINE, à part.

J'étais bien sûre qu'elle surmonterait ça. Une fois mariée, elle n'y pensera plus du tout (Haut à Pervénche.) Approche un peu ici, toi, garçon.

(Elle se lève et remet la chaise à gauche.)

PERVENCHE, approchant.

Voilà, la mère aux écus.

MADELEINE, à demi-voix.

Est-ce que tu ne te doutes pas un peu pourquoi je t'ai fait venir?

PERVENCHE.

Oh! que si. Il s'agirait de quelque chose comme un mariage, un établissement, hein?

MADELEINE.

Juste; t'as mis le doigt dessus; je ne te croyais pas si malin. J'en ai glissé deux mots à ton père, et si tu es bien gentil, si elle y consent, bien entendu...

PERVENCHE.

Oh! c'est pas ça qui m'inquiète.

MADELEINE.

Sais-tu que t'es pas nul avantageux?

PERVENCHE.

Elle m'a donné à entendre qu'elle me trouvait de son goût.

MADELEINE, étonnée.

Qui ça?

PERVENCHE.

Manon, donc.

MADELEINE.

Il s'agit bien de Manon. (Plus bas.) Regarde un peu là-bas, cette jeune personne qui travaille comme les fées.

PERVENCHE, étonné.

Je la regarde avec plaisir, m'ame Pailieux.

MADELEINE.

Crois-tu qu'un mari serait bien malheureux de posséder ce trésor-là?

PERVENCHE, à part.

Elle, la fille d'une richarde!... Je ne veux plus de Manon, moi. Manon, je te méprise.

MADELEINE.

T'es tout ébaubi, pas vrai?...

PERVENCHE.

Quand on ne s'attend pas à ces choses-là. Je vas y faire ma déclaration...

MADELEINE le retenant. Il tourne sur lui-même et se trouve à gauche.

Un moment, un moment donc. (Haut.) Eh bien, Rêlé, te voilà là toute seule dans ton coin?...

AURÉLIE.

Je croyais que vous causiez d'affaires avec... monsieur.

MADELEINE.

Certainement que nous causions, nous causons de toi.

AURÉLIE, se levant.

De moi!

PERVENCHE.

De vous, mam'zelle.

MADELEINE.

Lève un peu les yeux sur ce garçon-là.

AURÉLIE, à part.

Mon Dieu, qu'elle figure commune!

PERVENCHE.

Vous me reconnaissez, n'est-ce pas?

AURÉLIE.

Non.

MADELEINE.

Mais vous êtes nés porte à porte; vous avez été presque élevés ensemble.

PERVENCHE.

Oui, vous savez... quand nous étions tout petits... car j'étais petit, alors; c'est drôle comme on change.

AURÉLIE.

C'est vrai... un souvenir vague... J'étais si jeune quand on m'a mise en pension.

PERVENCHE.

Nous referons connaissance, mam'zelle Aurélie...

AURÉLIE, contrainte.

Certainement, monsieur... Une personne que ma mère... ma famille...

MADELEINE.

Allons, fillette, faut pas trembler pour ça... C'est pas le premier venu... C'est travailleur... ça a un bon commerce. Tiens, dimanche prochain, je réunis les deux familles; nous mangerons la fine oie avec les marrons; ou boira du cidre, on rira; tu lui pianoteras quelque

chose... et peut-être que bientôt... Dam! quand on a été élevés ensemble, et que les parents se conviennent déjà...

AURÉLIE.

Que voulez-vous dire?

MADÉLINE.

Rien, rien, mignonne, plus tard.

MANON, paraissant.

La bourgeoise, on vient chercher deux cents livres de beurre.

(Elle entre dans le petit intérieur.)

MADÉLINE.

Ah! oui, je sais: c'est pour Lesage, le pâtisier de la rue Montorgueil: Voilà! voilà!

(Elle prend son panier.)

AURÉLIE.

Quoi, vous me laissez seule?

MADÉLINE.

Je reviens tout de suite. (A Pervenche.)  
Tâche d'être aimable, toi, au moins.

(Elle sort.)

PERVENCHE, passant à droite.

Aimable! aimable! quand on n'est pas prévenu d'avance! Si j'avais su, j'aurais fait ma barbe.

SCÈNE VII.

AURÉLIE, PERVENCHE.

AURÉLIE, à part.

Oh! retirons-nous.

(Elle salue Pervenche, et se dirige vers la porte de gauche.)

PERVENCHE, se découvrant.

Comment, mademoiselle, vous me plantez là pour *ravarder*?

AURÉLIE.

Il me semble qu'en l'absence de ma mère, il n'est pas convenable...

PERVENCHE.

Pourquoi donc ça? d'anciennes connaissances? faut-il pas faire des façons?

AURÉLIE, à part.

O Jules! Jules!

PERVENCHE.

Sans compter, mam'zelle, que m'ame Pail-cux m'a permis de vous fréquenter en tout bien, tout honneur.

AURÉLIE, à part.

Je tremble de le comprendre.

PERVENCHE.

On dirait que vous avez peur... J'suis pas méchant, allez... et pas mal élevé non plus... Mon père a fait des sacrifices pour mon éducation! Il m'a envoyé un an à l'école à six francs par mois.

AURÉLIE, à part.

Oh! si je pouvais lui déplaire... Haut.) Je

n'en doute pas... et certainement je n'ai pas peur; mais il y a des paroles qu'une jeune fille...

PERVENCHE.

Croyez-vous pas que je vas vous faire rougir, vous parler d'amour? Incapable.

AURÉLIE, à part.

Ah! je respire: je me trompais.

PERVENCHE.

L'amour, c'est des bêtises! Dans nos états, on pense au solide.

AURÉLIE.

Vous avez raison.

PERVENCHE.

V'là qu'est *parler* en vraie fille de marchande.

AURÉLIE.

Est-il rien de plus honorable que le commerce.

PERVENCHE.

Vous savez donc ce que c'est? malgré la pension?

AURÉLIE, simplement.

Le commerce est le lien des nations; il établit entre les différents peuples du monde des rapports d'intérêt et d'échanges mutuels.

PERVENCHE, étonné.

Qu'est-ce qu'elle me chante là! (Haut.) Vous ne me saisissez pas. Dans la fruiterie, nous avons l'orange, pas vrai?

AURÉLIE.

Où, ces pommes d'or qui brillent au jardin des Hespérides?

PERVENCHE, cherchant à comprendre.

Pesérade!... Mais pas du tout, l'orange a été inventée par le Portugal; et puis après, nous avons la pêche.

AURÉLIE.

Je crois qu'elle est originaire de la Perse ou de l'Asie-Mineure.

PERVENCHE.

Asie-Mineure! Pas davantage... La pêche est née native de Montreuil. On vous apprend de jolies choses dans vos pensions!

AURÉLIE, à part.

Je lui déplaît! Quel bonheur!

PERVENCHE.

Le commerce, voyez-vous, c'est pas ça... C'est comme qui dirait un paquet de ficelles, un tas de finasseries pour se gorrer honnêtement les uns les autres... Il y a donc les prunes, par exemple. Si on achète, on dit au paysan: Ah! guerdin, tu veux me glisser du *Damas* pour du *Mossieur*, et de la *Prune Blanche* pour de la *Reine-Glaude*? J't'en casse, des noyaux; pas si bête: bon argent, bonne marchandise; faut de la bonne foi. Si on vend, du contraire, on entortille le bourgeois... Il y a

le dessus et le dessous du panier... Et tout ça en conscience... V'là c'que c'est que le commerce!

AURÉLIE, souriant.

Vous êtes fort, M. Pervénche.

PERVENCHE.

Et vous bien gentille, c'qui ne gêne rien pour un comptoir.

AURÉLIE, à part.

Ah! mon Dieu, il y revient!

PERVENCHE.

Vous verrez comme nous ferons une bonne maison, si nous sommes jamais mari et femme.

AURÉLIE.

Mari et femme! nous!

PERVENCHE.

Dam! c'est déjà l'idée des parents!

AURÉLIE, à part, s'asseyant.

C'est donc vrai!

PERVENCHE.

C'est déjà une fameuse avance. Et puis, si les Pailleux ont de quoi, les Pervénche sont pas pauvres non plus... Quant au physique, je ne dis pas que je sois un chérubin ni un tambour major, mais je suis solide, allez, je ne crains pas l'ouvrage, j'ai de bons bras... (Étendant la main) croiriez-vous que c'te p'tite patte-là, ça lève deux cents? (A part) ça flatte toujours une femme.

AURÉLIE, à part.

Quel langage... Et lui, lui dont la voix était si douce, les manières si polies, si distinguées!

PERVENCHE.

Vous ne me dites rien, mam'zelle?

AURÉLIE, à part.

O mes rêves dorés, mes rêves de bonheur!

PERVENCHE.

Voyons, je ne veux pas vous tarabuster, pour une première fois... mais un seul petit mot d'amitié, là, à la bonne franquette. (Il lui tape sur le bras) Voyons, voyons, tant seulement une risette.

AURÉLIE, se levant.

Oh! ne me touchez pas! ne me touchez pas.

PERVENCHE, à part.

Diable, elle est un peu bégueule, la pensionnaire. (Il passe à droite.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADELEINE, puis PAILLEUX.

MADELEINE.

Eh bien! les enfants, a-t-on refait connaissance? A-t-on jase gentiment, comme des amis d'enfance?

PERVENCHE.

Oui, nous avons causé de choses et d'autres...

mais je reviendrai, je reviendrai tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

MADELEINE.

C'est ça, mon garçon.

PERVENCHE.

Sans adieu, mam' Pailleux, sans adieu, mam'zelle Rêlie... (A part) Elle ne répond pas. Fait-elle sa duchesse! Une fois mariés, je t'en donnerai, de la duchesse. Tè! comme dit c'l'autre imbécille!... (Il sort.)

MADELEINE.

Ils ont un drôle d'air tous les deux.

AURÉLIE, elle regarde sortir Pervénche, puis vient se jeter dans les bras de sa mère.

Ah! ma mère, je suis bien malheureuse!

MADELEINE.

Malheureuse, toi! Est-ce qu'il t'aurait dit quelque chose de trop? Jour de Dieu! si je le savais!

AURÉLIE.

Non, non, seulement, il parle comme il a été élevé, avec une franchise un peu brusque... Je ne suis pas habituée à ce langage, il m'offense, il m'offense... J'ai tort sans doute, mais un tel homme pour mari! J'aimerais mieux mourir.

MADELEINE.

Sainte Vierge! moi qui croyais avoir mis la main sur un si bon parti! Sais-tu, Rêlie, qu'il s'est déjà fait trois fortunes dans cette boutique-là?

AURÉLIE.

La fortune! toujours la fortune!

MADELEINE.

Tais-toi, v'là ton père.

PAILLEUX, comme contrarié.

Pas de roses premières, pas de liotrophes, pas de gredins dindrons.

MADELEINE, à Pailleux.

D'ou viens-tu encore de flâner, paresseux, feignant, du cabaret, pas vrai?

PAILLEUX.

Ah! peut-on dire! Soyez donc galant! J'étais allé au quai aux Fleurs, pour rapporter des bouquets à notre chérie, pour la fêter... pauvre petite chatte!

MADELEINE.

Comment, t'aurais eu cette idée-là? T'es-tu un brave homme, Pailleux!

PAILLEUX.

Par malheur, il n'y en avait pas d'assez beaux, des bouquets... J'y ai acheté une tourte... On va l'apporter tout à l'heure... Elle me suit.

MADELEINE.

Imbécille, pour l'étouffer!

PAILLEUX.

Tiens, c'est bon, avec des boulettes! (Cher-

chant à voir sa fille) Mais qu'est-ce donc qu'elle a, la petite? Ses yeux sont tout rouges.

MADELEINE.

Elle a mal dormi, v'là tout... D'ailleurs ça ne te regarde pas.

PAILLEUX, élevant le ton.

Écoute donc, écoute donc, femme, quand il s'agit du commerce, bien, je me tais, je suis un zéro en chiffre, mais pour Rêlie, sais-tu que je l'aime autant que toi, eh!

MADELEINE.

Toi!

PAILLEUX

Oui, moi.

MADELEINE.

Je te dis que non!

PAILLEUX.

Je te dis que si!

AURÉLIE, passant entre eux.

Mes bons parents! une querelle, à cause de moi!

PAILLEUX.

Pourquoi est-ce qu'elle m'ostine?

MADELEINE.

Pourquoi qu'il se permet de dire?...

AURÉLIE.

Avec tout l'amour, tout le respect que je vous dois...

TOUS DEUX.

Eh bien?

AURÉLIE.

Vous avez tort tous les deux

TOUS DEUX.

Hein!

AURÉLIE.

Oui. (Les rapprochant d'elle.) Car vous m'aimez autant l'un que l'autre.

MADELEINE, en faisant passer Aurélie à gauche.

Tiens, mon homme, t'avais une bonne pensée, par tes bouquets... va en face chez Joufflard, c'est tout ce qu'il y a de mieux...

PAILLEUX.

C'est cher, chez Joufflard, c'est salé.

MADELEINE.

Rien de trop cher pour elle... Tiens, v'là un ecu de six livres... tu me rapporteras le reste; choisis bien... et que, dans sa chambre, elle ait l'air d'un petit ange dans un peignoir.

AURÉLIE.

Bonne mère!

PAILLEUX.

Bonne femme!

MADELEINE.

Mais va donc! (Elle cause bas avec Pailleux.)

AURÉLIE, à part.

Oui, des fleurs, comme celles de notre beau jardin qu'il aimait tant, lui!

LA VOIX DE JÉRÔME, en dehors.

Eh! Madeleine! père Pailleux! oh eh! à la boutique.

PAILLEUX.

V'là le père Jérôme qui arrive avec ses coquards. (A Aurélie.) Rentre dans ta chambre, Rêlie... je vas te fleurir. (Au moment de sortir il rencontre Jérôme, il lui donne une poignée de main.) Bonjour, Jérôme. (Il sort.)

MADELEINE.

Pleure pas, pleure pas, mon bijou d'or et d'argent...

(Elle lui essuie les yeux avec son mouchoir: Aurélie sort après avoir embrassé sa mère: Jérôme, entré par le côté droit, a vu le mouvement.)

## SCÈNE IX.

MADELEINE, JÉRÔME.

MADELEINE, sur le devant de la scène.

Je suis tout ahurie, tout abasourdie. Les nôtres lui font peur, elle est malheureuse: Je ne sais pas ce qui se passe dans ma tête, je suis fâchée contre moi, contre elle... Ah! il ne faudrait pas qu'on vienne me taquiner dans ce moment-ci.

(Pendant l'entretien qui continue avec Jérôme, Madeleine lave les linges des mottes de beurre, puis balaye et range.)

JÉRÔME.

C'est moi, Madeleine, moi et mes œufs: j'en ai apporté trois mille.

MADELEINE.

C'est bon: plus tard, tantôt, demain, après demain.

JÉRÔME, étonné.

Voilà la première fois que je vous vois remettre une affaire de commerce.

MADELEINE.

Eh! il s'agit bien du commerce, quand ma fille pleure.

JÉRÔME.

Elle a pleuré! je ne m'étais pas trompé.

MADELEINE.

Et pourquoi? parce que j'avais eu l'idée de mitonner un mariage entre elle et l'ervénche!

JÉRÔME.

Voilà ce que j'avais prévu: là-bas on lui reprochait sa naissance, ici la fille de la bu'le, devenue demoiselle, se révolte contre les manières franches, cordiales, mais grossières des gens de sa classe.

MADELEINE.

Dites tout de suite qu'elle finira par rougir de ses père et mère.

JÉRÔME.

C'est ce qui arriverait infailliblement, si la nature n'avait pas donné un cœur d'or à cette créature angélique.

MADELINE.

Et vous me débitez tout ça avec votre beau sang froid ! Savez-vous que je ne suis pas de bonne humeur ?

JÉRÔME.

Je le vois bien. (Doucement.) Peut-être vous faites-vous quelques petits reproches.

MADELINE.

Par exemple !

JÉRÔME.

Ah ! si vous m'aviez écouté !

MADELINE.

Je ne vous écoute que trop : mêlez-vous de ce qui vous regarde, et tournez-moi les talons.

JÉRÔME.

Comment, c'est à moi, un vieil ami, que vous dites des paroles si dures ! Moi qui vous dois tout... Ah ! vous pouvez l'avoir oublié, mais, moi, je m'en souviens. Il y a des années, un homme arrive à la halle, sans un sou, vêtu misérablement, sous le coup du malheur... une seule maison lui est ouverte, la vôtre. — Entrez et mangez. — Mais vous ne savez pas qui je suis. — Nous savons que vous êtes malheureux, ça suffit. Quelques jours après, j'avais ma petite charrette, je pouvais vivre honnêtement, tout ça grâce à vous ; et pour une simple observation, dictée par l'amitié, vous me menacez de me renvoyer... Oh ! c'est mal, très mal.

MADELINE.

Ta, ta, ta, tout ça, c'est des mots : ne croyez-vous pas que, parce que je vous ai rendu un petit service, vous avez le droit de me mener comme un enfant ? (S'animant.) Qui est-ce qui vous dit d'ailleurs que, pour élever ma fille comme ça, je n'avais pas mes raisons, des raisons que personne ne connaît, ne connaîtra jamais que moi ?

JÉRÔME, à part.

O mes souvenirs ! mes souvenirs !

MADELINE.

Après tout, qu'est-ce que ça vous fait ? Elle ne vous est de rien.

JÉRÔME, avec émotion.

Je serais son père que je ne l'aimerais pas davantage. Riche, je voudrais lui donner des trésors, noble, la mettre au premier rang dans le monde. (D'un ton plus calme.) mais dans une position modeste, j'aurais cru faire plus pour son bonheur, en consultant ma raison, plutôt que la vanité.

MADELINE.

Encore ! Jour de Dieu, est-ce que j'ai des comptes à vous rendre ? Ce que j'ai fait, j'ai voulu le faire, entendez-vous... ça serait à refaire que je le referais. Je suis maîtresse de ma fille, peut-être ; ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à le dire, et à regarder la porte de la maison pour la reconnaître et passer de l'autre côté !

JÉRÔME.

C'est-à-dire que vous ne chassez ?

MADELINE, très-colère.

Prenez-le comme vous voudrez.

JÉRÔME.

Ainsi, me voilà encore seul au monde, moi qui croyais avoir trouvé des amis, une famille, et qui en remerciais le ciel tous les jours. (Pendant qu'il parle, Madeleine est en proie à une émotion croissante.) Vous auriez mieux fait de me laisser mourir, dans le temps, au coin de la borne, voyez-vous... Je n'aurais pas appris à vous aimer tous, à m'attacher de cœur et d'âme pour me voir ensuite... Vous me permettez bien, au moins, avant de partir, de serrer la main à votre mari, d'embrasser Aurélie, puisque je ne dois plus les voir... plus jamais... Ils sont bons, eux... et vous, vous ! ah ! vous êtes une méchante femme !

(Il tombe sur une chaise à gauche.)

MADELINE éclatant.

Tu en as menti, ça n'est pas vrai...

JÉRÔME, à part.

Ne plus la revoir !

(Il met sa tête dans ses mains.)

MADELINE.

Bon ! le v'là qui pleure aussi !... Qu'est-ce donc que je peux lui avoir dit ? (S'approchant.) Jérôme ! (Elle lui frappe sur le bras.) Jérôme ! (Brusquement.) Je vous demande pardon...

JÉRÔME.

A la bonne heure donc : je vous reconnais.

(Il lui presse la main. Bruit en dehors.)

MADELINE.

Qu'est-ce que c'est que ce tintamarre-là... on dirait qu'on casse les carreaux...

JÉRÔME.

Un accident comme il en arrive tous les jours.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MANON, puis PAILLEUX et GASTON.

MANON entrant.

Qu'est-ce qu'il y a... est-ce que le feu est à la maison ? (Elle court au vitrage.) Ah ! mon Dieu ! un beau jeune homme dont la voiture vient de renverser quelqu'un.

MADELEINE.

V'là qu'on lui jette des pierres.

MANON.

Et le père Pailleux qui s'en mêle...

MADELEINE.

Il faut qu'il fourre son nez partout.

JÉRÔME.

On le fait entrer chez vous...

MADELEINE, à la porte.

Et on fait bien; par ici, par ici...

(Elle sort avec Manon.)

JÉRÔME, à la fenêtre.

Il m'a semblé reconnaître... oui, je ne me trompe pas, c'est bien lui. Lui ici! est-ce une nouvelle ruse de sa part, ou un simple accident? Observons. (Il se tient à l'écart.)

PAILLEUX, en dehors.

Puisqu'on vous dit qu'il n'y a rien, tas d'imbécilles.

(Il entre avec Madeleine en soutenant Gaston, ensuite Manon qui tient le chapeau de Gaston. Elle s'assied à gauche.)

MADELEINE.

Blessé?

PAILLEUX.

Oui, son cheval s'est égaré, s'est cabré; un homme a été touché, un rien, quoi...; et ils se sont mis à jeter des pierres... si bien que, sans moi...

MADELEINE, à Manon.

Mais donnez-y donc une chaise.

MANON se lève et lui donne sa chaise.

Voilà, voilà. Tiens, il est gentil.

(Le bruit recommence en dehors.)

PAILLEUX.

Les enragés! Ils sont dans le cas de tout casser dans la boutique; soigne-le bien, femme... e vas leur dire un mot avec Manon.

MANON

C'est ça, père Pailleux: chargez-vous des hommes; je me charge des femmes. Plus souvent que je laisserai abîmer un si joli jeune homme! (Ils sortent.)

# SCÈNE XI.

MADELEINE, GASTON, JÉRÔME, puis AURÉLIE.

MADELEINE, à Jérôme.

Mais allez donc chercher un verre d'eau

(Il sort par le fond.)

AURÉLIE, du haut de l'escalier.

Qu'y a-t-il, ma mère?

MADELEINE.

Ma fille, apporte la petite bouteille verte qui est dans l'armoire.

AURÉLIE.

Oui, ma mère. (Elle ouvre le buffet.)

MADELEINE.

Avez-vous quelques bosses? En appuyant dessus avec un gros son, il n'y a rien de meilleur... Il ne me répond pas... Ah! mon Dieu! il perd connaissance... mais dépêche-toi donc, Rélie!

AURÉLIE, lui remettant la bouteille.

Voici, ma mère.

JÉRÔME, revenant, à part.

Ils vont se revoir!

AURÉLIE, s'approchant.

Ah!

JÉRÔME, à part.

Voilà ce que je craignais.

MADELEINE, se retournant étonnée.

Hein?

AURÉLIE, désespérée.

Ils l'ont tué!

MADELEINE.

Tu le connais?

AURÉLIE, sans l'écouter.

Oh! revenez à vous!

MADELEINE.

Que signifie?

AURÉLIE, même jeu.

Ses yeux se renvrent... il reprend ses sens...

Oh! Dieu soit béni!...

JÉRÔME.

Vous ne pouvez rester ici.

AURÉLIE.

Oh! ma mère, je vous en supplie, soignez-le bien, mais qu'il ne sache pas que je l'ai vu.

(Elle sort vivement par la boutique.)

MADELEINE, stupéfaite.

Qu'est-ce que ça veut dire?

GASTON, passant la main sur son front.

Cette voix! était-ce la sienne! on n'est-ce qu'un jeu de mon imagination. (Regardant autour de lui.) Insensé! Elle dans cette boutique, chez ces pauvres gens!

JÉRÔME.

Il paraît que ça va mieux.

GASTON, se levant et le reconnaissant.

Vous! encore vous?

JÉRÔME.

Encore moi.

MADELEINE.

Comment, vous le connaissez aussi?

JÉRÔME

Oui.

MADELEINE.

Alors, dites-moi tout de suite...

JÉRÔME.

Allez chercher votre mari, vous saurez tout.

MADELEINE.

Il ne sortira pas, au moins?

JÉRÔME.

Je vous en réponds.

(Elle sort par la boutique.)

## SCÈNE XII.

GASTON, JÉRÔME.

GASTON.

C'est sans doute à vous, monsieur Jérôme, que je suis redevable des soins qui m'ont été prodigués; vous m'aurez reconnu, et votre humanité m'a conduit dans cette maison hospitalière... Merci, cent fois merci; mais permettez-moi de vous quitter, car vous ne savez pas combien je suis impatient de retourner à l'hôtel de mon père.

JÉRÔME.

Avant tout... répondez-moi. En venant ici, espérez-vous l'y rencontrer?

GASTON.

Qui?

JÉRÔME.

Parbleu! Aurélie!

GASTON.

Aurélié! Depuis le moment où vous m'avez séparé d'elle, je ne vivais plus, j'étais au désespoir... Alors, je me suis jeté aux genoux de mon père, et je lui ai tout avoué.

JÉRÔME.

Et qu'a-t-il répondu?

GASTON.

Il a voulu connaître celle dont je lui traçais le portrait; et, dans ce moment, sans doute, il revient de chez madame Valery, enchanté, transporté comme moi et heureux du choix que j'ai fait.

JÉRÔME.

Il n'aura pas vu mademoiselle Aurélie, car, depuis hier, elle est rentrée chez ses parents.

GASTON.

Il aura su du moins le nom de sa famille, qui ne peut être qu'honorable..

JÉRÔME.

Mais si Aurélie était d'un rang inférieur au vôtre?

GASTON.

C'est impossible.

JÉRÔME.

Si cela était?

GASTON.

Que m'importe? Dans Aurélie, c'est Aurélié seule que j'aime, et je l'ai dit à mon père: Jamais une autre femme n'aura mon amour, ne portera mon nom.

JÉRÔME.

Tiendrez-vous votre parole?

GASTON.

Sur ma foi! sur mon honneur!...

JÉRÔME.

C'est bien!...

(Voyant entrer Pailleur, Aurélie, Madeleine; Manon les suit.)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAILLEUX, AURÉLIE, MADELEINE, MANON.

GASTON, apercevant Aurélie entre ses parents.

Qu'ai-je vu? Aurélie, vous ici... quand on me disait que vous étiez rentrée dans votre famille.

AURÉLIE, présentant son père et sa mère.

Ma famille, la voilà.

GASTON.

Grands dieux!

MANON, à gauche, près de Gaston.

J'en suis aussi un peu, moi, Manon.

GASTON, à part.

O mon père, mon père!

JÉRÔME, au milieu.

Vous rêchez, jeune homme... et votre parole?

AURÉLIE.

Oh! ma mère! pourquoi m'avez-vous amenée?

PAILLEUX.

Je vois ce que c'est, vous aimez Aurélie, et ça vous embête qu'elle soit la fille aux Pailleur... voilà!..

MADELEINE, à Gaston.

Savez-vous, mon petit monsieur, que si vous aviez eu le malheur de vous faire aimer de ma fille...

PAILLEUX.

De notre fille...

JÉRÔME.

Du calme, je vous en prie, (A Gaston) « sur ma foi, sur mon honneur... » avez-vous dit?

GASTON, l'arrêtant du geste et allant à Aurélie.

Sur ma foi, sur mon honneur, je n'aurai jamais d'autre femme qu'Aurélie.

TOUS.

Il serait possible!

MANON, qui est revenue à droite sur le devant.  
En a-t-elle de la chance!

AURÉLIE.

C'est un rêve.

GASTON.

C'est une réalité... (A Aurélie) vous m'avez aimé, quand vous me croyiez un pauvre artiste... vous vouliez m'enrichir, je vous ennoblerai...

MADELEINE.

Je serai la mère d'une grande dame!

PAILLEUX, à Gaston.

Ah! ça dites donc, est-ce qu'elle sera comtesse ou duchesse?..

MADELEINE.

Dites donc, vieux bougon de Jérôme, j'avais tort de l'élever comme ça, hein? et dire que j'ai en l'idée de la donner à Pervonche!

MANON.

Comment, à Pervonche! ah! le petit gueux qu'il y vienne à présent.

MADELEINE.

Ne te fais pas de mal, je te le rends.

MANON.

J'en veux pas, j'en veux pas pour un sou.

PAILLEUX, à Manon.

Garde-le! garde-le!

MADELEINE, à Gaston.

T'auras une fière femme, va mon gendre : c'est doux, c'est gentil, c'est instruit... c'est pas une ignorante comme sa mère.

PAILLEUX.

Ni nne buse comme son papa... Je vas dire la nouvelle à toutes les dames du carreau!... ah! oh! ah! eh! les autres, vous ne savez pas, ma fille va être comtesse ou duchesse! (Il va pour sortir par le fond, un inconnu paraît.) Pardon, excuse, bourgeois, qu'est-ce qu'il y a pour votre service... c'est-il du beurre ou des épinars?

GASTON.

Ciel! mon père!

TOUS.

Son père! (Mouvement général).

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE DE LA TOURANGERAIE.

MADELEINE, allant à lui.

Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes le père

du jeune homme... Eh bien! alors l'affaire peut s'arranger... Oh! d'abord, nous ne garderons pas à l'argent.

LE COMTE, à son fils.

Vous ici, monsieur!

GASTON.

Veuillez m'entendre, je vous en supplie.

LE COMTE.

Silence... madame Valéry m'a tout appris, mais j'étais loin de me douter que vous connaissiez la famille de celle que vous avez eu le caprice d'aimer... Ah! vous devriez rougir de honte!

MADELEINE.

De honte! dites donc; ch! vous, ne dirait-on pas que vous êtes l'empereur de la Chine!

GASTON.

Mon père, souvenez-vous de ce que je vous ai dit — Je me souviendrai, moi, que j'ai donné ma parole.

LE COMTE.

Parole d'insensé... si ces braves gens ont ou la simplicité d'y croire, je la retire... Jamais une fille de rien n'épousera l'héritier du comte de La Tourangeraie.

MADELEINE, à part.

La Tourangeraie! oh! malheureuse enfant!

JÉRÔME, à part.

La Tourangeraie, lui!

AURÉLIE, dans les bras de sa mère.

Il est perdu pour moi!

MADELEINE.

Il a raison, ce mariage est impossible!

JÉRÔME, à part.

Peut-être!..

### ACTE TROISIÈME.

Un riche salon. — Chez le comte de La Tourangeraie. — Grande porte au fond, au-dessus de laquelle sont les armes de la famille, en forme d'écusson, deux lions tenant une queue et une couronne, avec cette devise: *Honneur passe noblesse*. — Portes latérales. — Sur le devant à droite, une psyché. — De l'autre côté, un guéridon; dessus, une sonnette. — Fauteuils.

#### SCÈNE I.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(Au lever du rideau, le comte est assis près du guéridon. La comtesse, assise, se regarde dans la psyché.)

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur le comte, vous m'effrayez. — Quoi, Gaston, notre noble fils, sérieusement amoureux dans la basse classe!

LE COMTE.

Oui, comtesse.

LA COMTESSE.

Au moment où son mariage avec mademoiselle Palmyre de Montelmar était convenu, arrêté, où je voyais déjà en rêve, pour vous, la clé de Chambellain, et, pour moi, mes grandes entrées à la cour!

LE COMTE.

Vos rêves seront réalisés,

LA COMTESSE, se levant.

Mais pourrions-nous, si cette famille avait recours au scandale... Je les connais, moi, les gens de la halle.

LE COMTE, avec humeur.

Ne pourriez-vous jamais vous défaire de ces souvenirs?

LA COMTESSE, continuant.

S'ils allaient faire invasion dans notre hôtel... Si quelque regard indiscret allait me reconnaître! Car, enfin, malgré les années, on se plaît à dire que je suis encore jeune et belle, et pas du tout chauvée.

LE COMTE, se levant.

Soyez sans inquiétude : cette famille, je la tiens entre mes mains.

LA COMTESSE.

Comment cela?

LE COMTE, bas.

Vous n'ignorez pas que, malgré ma haute position dans le monde, j'ai conservé avec Samuel, le prêteur à la petite semaine, de grandes relations d'intérêt.

LA COMTESSE.

Eh bien!

LE COMTE.

Eh bien, madame Prilleux... la mère de cette Aurélie, dans la folle idée de doubler la fortune déjà considérable de cette enfant, qui leur tourne la tête, a placé tous ses fonds chez ce Samuel.

LA COMTESSE.

Et comme ce Samuel dépend de vous...

LE COMTE.

Que je puis, en lui prêtant ou lui retirant mon appui, le faire millionnaire ou mendiant...

LA COMTESSE.

Il fera tout ce que vous voudrez contre ces gens-là... même une mauvaise action, pour les réduire au silence.

LE COMTE.

Donc, rien à craindre de ce côté.

LA COMTESSE.

Mais Gaston?... s'il persiste? Vous savez qu'il a du caractère...

LE COMTE.

Oui, toute la tenacité des La Tourangerale; mais il faudra qu'il pille. Ce nom que j'ai... usurpé, je veux..., je dois le conserver intact. J'ai aussi mon point d'honneur.

LA COMTESSE, avec intention.

D'autant plus que cela sert les intérêts de monsieur l'ex-intendant, et que ça rétablit sa fortune légèrement compromise.

LE COMTE, sévèrement.

Madame!... (Il est remonté près du guéridon

et soune. Un domestique paraît.) Dites à monsieur le vicomte que je désire lui parler.

(Le domestique sort.)

LA COMTESSE.

Allez, mettez-y des égards.

LE COMTE.

Madame, il faut vouloir ce qu'on veut. — Silence, le voici! (Il s'assied.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON, tenant le milieu de la scène; il entre, va respectueusement baiser la main de sa mère et salue son père.

LA COMTESSE, à part.

Quelle fierté!

LE COMTE.

Vous devinez, sans doute, monsieur, le motif de cet entretien? Vous ne répondez pas?

GASTON.

J'attends et j'éconte.

LA COMTESSE, bas à Gaston.

Ne le fâchez pas, au moins.

LE COMTE.

J'oublie, je veux oublier tout ce qui s'est passé, et la légèreté de votre conduite, et notre nom compromis dans une intrigue de bas étage.

GASTON, avec fermeté.

Ce n'est pas une intrigue, c'est un amour profond et sincère.

LE COMTE.

Il est du devoir d'un père de rompre sans retour de pareilles liaisons, qui jettent le trouble dans les familles. — Vous me comprenez, j'espère?

GASTON.

Pas encore.

LE COMTE, se levant.

Écoutez-moi donc. Hier, nous avons réglé, monsieur de Mentemar et moi, les conditions de votre mariage avec sa fille... (Mouvement de Gaston.) Pour vous, de brillants avantages, une femme charmante, et pour moi, pour votre mère...

LA COMTESSE, appuyant.

Pour ceux qui vous ont élevé, qui n'aiment que vous au monde...

LE COMTE, continuant.

Pour eux... dans un avenir prochain, des honneurs dignes de flatter la plus haute ambition.

LA COMTESSE.

Gaston, soyez bon fils!

GASTON.

Mu mère... (Se tournant vers son père.) Mon père... demandez-moi ma vie, mon sang;



passé dans mon appartement; vous m'accompagneriez jusqu'à ma voiture.  
(Gaston lui prend la main et sort avec elle par la gauche.)

LE COMTE.

Et moi, chez Samuel. (Il sort à droite.)

#### SCÈNE IV.

COLIBERT, seul.

Le petit cousin, il a entendu raison, j'en étais sûr, je lui ai parlé... et nous irons à la noce... A la noce! Si tu avais voulu, cruelle Manon! (S'uprécant.) Mais tu n'as pas voulu; n'importe! je ne souffrirai pas qu'elle soit madame Pervenche: j'ai juré qu'elle me posséderait... elle me posséderait... sandis!

MANON, au dehors.

Merci, monsieur le laquais!

COLIBERT.

Qu'entends-je? c'est sa voix chérie! Le hasard la jette dans mes filets, la naïve tourterelle!... (Contrefaisant sa voix.) Oh! Copidon, tu me protèges!

(Il se cache derrière la psyché.)

#### SCÈNE V.

MANON, COLIBERT, puis JÉRÔME.

MANON, entrant du fond, au domestique.

Bien des remerciements, monsieur le laquais. (Regardant de tous côtés.) Mazette! c'est plus coquet que chez nous ici, c'est mieux meublé. (Voyant la psyché.) Quel grand miroir! on s'y voit des pieds à la tête... C'est gentil de se regarder là-dedans. (Elle se fait des mines.)

COLIBERT, se montrant.

Té! on vous y prend, coquette.

MANON, reculant et restant du côté gauche.

Comment! c'est encore vous?

COLIBERT.

En personne naturelle. (Avec fatuité.) Té! vous étiez donc sôre de me trouver ici?

MANON.

Oui, croyez ça.

COLIBERT.

Mais sans cela... comment y seriez-vous?

MANON.

C'est pauvre mam' Pailleux voulait absolument parler à madame la comtesse, et j'ai dit: Tiens, on ne me mangera pas, moi... Et je suis venue voir si la cousine de monsieur était visible, et v'là tout!

COLIBERT, à part.

Toujours dédaigneuse! Eh bien, sandis! je serai entreprenant.

MANON.

Mais ce laquais m'a fait bien attendre ma réponse: je vas la chercher.

COLIBERT, se plaçant devant la porte du fond, dont il ôte la clé.

Halte-là! on ne passe pas!

MANON.

Par exemple...

COLIBERT.

C'est comme ça, mon ange. (A part.) Monsieur de Richelieu n'en faisait pas d'autres!

MANON.

Savez-vous quo vous êtes un pas grand'chose!

COLIBERT, passant à gauche.

Je suis amoureux, c'est mon excuse.

MANON.

Laissez-moi m'en aller, je veux m'en aller.

COLIBERT.

Pas avant de m'avoir accordé un tendre aveu, et un baiser plus tendre encore.

MANON.

Jamais. (Suppliant.) Monsieur Colibert, je vous en prie, je vous aimerais bien, ouvrez-moi!

COLIBERT, d'un ton dégagé.

Un baiser de honne volonté, ou je le prends.

MANON, à part.

Que faire? (Apercevant la canne qui est près du fauteuil à droite.) Ah! j'ai ce qu'il me faut.

COLIBERT, au milieu du théâtre, se posant.

Allons, petite... le laisser... (Manon, qui a caché la canne derrière elle, s'approche tout doucement.) Elle y vient. Heureux Colibert, tu n'en manques pas une... car nous sommes seuls, bien seuls.

MANON, montrant la canne.

Pas si seuls quo vous croyez.

COLIBERT, reculant.

Qu'est-ce? ma canne!

MANON.

Nous sommes trois! Ah! ah! vous n'aviez pas prévu quo mademoiselle Sophie pouvait venir en aide à mademoiselle Manon! Allons! ouvrez-moi la porte!

COLIBERT, à part.

Oh! sandis, je n'y avais pas songé: l'anion fait la force.

MANON, levant la canne.

Ah! ça, va-t-on m'ouvrir? (Elle le poursuit.)

COLIBERT.

Manon, modérez-vous.

MANON, tenant toujours la canne levée.

Je me modère; mais ouvrez la porte, et vivement... Allons, dépêchons! ouvrons-la... ouvrons-la, mon bonhomme! on je cogne!..

COLIBERT, obéissant.

Pourquoi tant de gestes ! je fus toujours, toujours soumis à la beauté. (Il ouvre.)

MANON.

Et moi, je vous rends votre canne.

(Elle sort en riant. Il veut la suivre ; elle lui ferme la porte sur le nez.)

COLIBERT.

Sandis ! je suis battu comme les Autrichiens ! Remettons-nous sous les armes.

(Il va se rajuster devant la psyché. Une porte secrète dans le lambris de gauche s'ouvre ; un homme paraît ; c'est Jérôme. Il regarde l'endroit par où il vient d'entrer.)

JÉRÔME, à lui-même.

Rien de changé ! J'ai reconnu toutes les portes, toutes les issues.

COLIBERT, apercevant Jérôme dans la psyché, et se retournant effrayé.

Qués a quo ! Te ! le père Jérôme !

JÉRÔME.

Vous êtes de la maison, vous !

COLIBERT, se remettant.

Si je suis de la maison !.. Je le crois !

JÉRÔME.

Alors, vous pouvez rendre un grand service au comte.

COLIBERT.

Bah !

JÉRÔME.

Il est ici ?

COLIBERT.

Il est ici, dans son cabinet.

JÉRÔME.

Eh bien ! portez-lui cette lettre.

COLIBERT, à part.

Me prend-il pour un laquais ?

JÉRÔME.

Allons, allons, le temps presse ; et, croyez-moi, le comte vous en saura gré.

COLIBERT.

Quel ton ! Cet homme mystérieux qui entre par les murs... Ah ! bon Dious ! serait-il de la police ?

JÉRÔME.

Eh bien ?

COLIBERT, à part.

Des convenances, sandis ! (Haut.) Je consens à porter cette lettre ; mais permettez-moi de vous dire que je ne suis point un laquais... (A part.) Il est de la police ! (Il sort à droite.)

## SCÈNE VI.

JÉRÔME, seul.

Me voilà donc dans l'hôtel des comtes de La Tourangeraie... Ouf, voici l'écusson, les ar-

mes de la famille... (Il se découvre.) Deux lions tenant l'épée et soutenant la couronne, avec cette devise : Honneur passe noblesse. Que de regrets, que de honte ces mots éveillent dans mon âme !.. Mais pas de vaines paroles ; agissons ! Réussirai-je dans mon projet, ou ne ferai-je que me livrer moi-même ? N'importe ! Tout pour Aurélie, tout pour cette chère enfant ! (Le comte paraît.) Ah ! voici cet homme !

## SCÈNE VII.

LE COMTE, JÉRÔME.

LE COMTE, à part.

Un de ceux que j'ai vus dans cette famille !.. Comment peut-il savoir ? (Haut.) Me direz-vous, monsieur, pourquoi ce billet ridicule... et ce nom plus ridicule encore, que vous m'y donnez ?

JÉRÔME.

Parce que j'avais la certitude que ce nom était un talisman qui devait m'ouvrir votre porte.

LE COMTE, à part, étonné.

De telles expressions, avec cette apparence !.. (Haut.) Qui êtes-vous donc ?

JÉRÔME.

J'allais vous adresser la même question.

LE COMTE.

Insolent !

JÉRÔME.

Oh ! ne nous fâchons pas, je ne viens pas ici la menace à la bouche ; j'y viens, au contraire, en suppliant, car j'ai une grâce à vous demander ; seulement, comme je pense que vous ne me l'accorderez pas de bonne volonté, j'espère que votre intérêt pourra vous y décider.

LE COMTE.

Je ne vous comprends pas.

JÉRÔME.

Vous allez me comprendre. (Après un temps.) Êtes-vous bien sûr d'être le comte de La Tourangeraie ?

LE COMTE.

Ah ! c'est par trop d'audace de votre part !

JÉRÔME, vivement.

Et trop peu de patience de la vôtre.

LE COMTE, à part.

Écoutez-le : celui qui est maître de sa colère est maître de son ennemi.

JÉRÔME.

Voici pourquoi je vous demande si vous êtes bien sûr d'être le comte de La Tourangeraie : il y avait deux frères dans cette famille ; tout-à-l'heure, nous parlerons du plus jeune, ne nous occupons que du plus âgé, Ar-

thur de La Tourangeraie. En 92, il mourut dans l'émigration, et, cependant, je vous retrouve ici vivant et portant le même nom.

LE COMTE, après un mouvement qu'il réprime.

Quoi de plus simple ? On avait fait courir le bruit de ma mort, mais Dieu merci ..

JÉRÔME.

Si je vous disais que je suis certain de la mort du comte Arthur ? Si j'ajoutais que ce gentilhomme avait alors près de lui son ancien intendant, homme hardi et entreprenant, qui s'empara de ses titres et reentra en France au moment où cessait la proscription. (Un mouvement du comte.) Oui, monsieur, grâce à la présence du jeune fils de son maître qu'il ramenait avec lui, cet homme se donna audacieusement pour le comte et usurpa la propriété de tous les biens échappés, comme par miracle à la confiscation générale... si je vous disais cela... que répondriez-vous ?

LE COMTE.

Que vous êtes un fou digne de pitié !

JÉRÔME.

Vous n'êtes pas le comte de La Tourangeraie !

LE COMTE.

Monsieur !

JÉRÔME.

Vous le savez bien, sans cela, vous m'auriez déjà fait jeter par les fenêtres.

LE COMTE, après un temps.

Voyons... que me voulez-vous ?

JÉRÔME.

Le voici : Gaston...

LE COMTE.

Mon fils !

JÉRÔME, appuyant.

Gaston de La Tourangeraie, Gaston, réellement noble par le cœur, comme par la naissance, veut réparer une faute qu'il a commise. Exempt de tous les préjugés qui vous dominent, il vous conjure de lui permettre de suivre la devise sacrée de sa famille. (Montrant l'écusson.) L'honneur passe noblesse. Il a donné sa parole, il veut la tenir... et Raymond de La Tourangeraie veut qu'il la tienne.

LE COMTE.

Et si je refuse ?

JÉRÔME.

Tout sera découvert, sans pitié, sans ménagement pour le faussaire.

LE COMTE.

C'est votre dernier mot ?

JÉRÔME, passant à gauche.

Oui.

LE COMTE.

Écoutez-moi à votre tour... monsieur (Appuyant.) Jérôme : pour se taire si longtemps,

ce Raymond avait des motifs... sérieux... ces motifs, vous avez cru que je les ignorais, et c'est ce qui vous donne tant d'audace.

JÉRÔME, inquiet

Que veut-il dire ?

LE COMTE.

Je continue : Ce Raymond, dont la jeunesse fut très agitée, la tête exaltée, eut, au commencement de la révolution, bien des aventures, eut, autres, un duel, sur la frontière d'Espagne, un duel sans témoins.

JÉRÔME, à part.

Grand Dieu !

LE COMTE.

Il commit un meurtre sur un officier de l'armée.

JÉRÔME.

C'est un mensonge : il ne fit que défendre loyalement sa vie.

LE COMTE.

C'est possible ; les jugements des hommes sont sujets à erreur. (Élevant la voix.) Mais vous devez savoir, comme moi, qu'un arrêt du Tribunal criminel de l'an III condamne à la peine de mort Raymond de La Tourangeraie, comme assassin.

JÉRÔME, à part.

Il savait tout !

LE COMTE.

Ah ! vous voilà plus humble, à présent ! Supposez, monsieur... Jérôme que tout ce que vous m'avez dit soit la vérité, croyez-vous donc que l'homme qui aurait fait un tel coup de maître : qui de simple intendant, se serait créé comte et millionnaire, serait resté désarmé contre une dénonciation ?

JÉRÔME.

La preuve ?

LE COMTE.

Ah ! vous doutez en core... Venez, et vous ne douterez plus :

(Il remonte vers le fond à droite.)

JÉRÔME, à part.

Auréli, pauvre enfant ! ne pourrai-je plus rien pour toi !

LE COMTE.

Allons ! monsieur, je vous attends

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, LE LAQUAIS, puis LA COMTESSE.

LE LAQUAIS, à Madeleine.

Je vous répète que madame la comtesse n'est pas encore rentrée.

MADELEINE.

J'attendrai une heure, deux heures, s'il le

faut; mais je veux lui parler. (Le laquais se retire.) Jamais je ne serais venue dans cette maison de La Tourangeaie, dont le nom seul me fait rougir de honte, me transporte de rage et de colère! Mais mon enfant, quelle nuit elle a passée! La fièvre la dévore; elle est comme folle. Un nom, un seul nom sortait de sa bouche: Gaston! toujours Gaston! Puis, quand elle m'a reconnu, de sa main douce et blanche, elle a essuyé mes larmes. — Ne pleure pas, disait sa voix d'ange, je ne te dégoûterai plus longtemps de chagrin... Je me meurs! maman... je me meurs!... — Oh! alors, j'ai cru que mon cœur allait se fendre. Plus de honte, plus de colère, et je suis venue avec une idée que la ciel m'a inspirée. (Musique. — Prêtant l'oreille.) Du bruit? cette comtesse, sans doute. Oh! mon Dieu! donne-moi le courage, dicte à une pauvre mère les paroles qu'il faut dire pour sauver son enfant, son seul amour sur la terre.

Elle essaie vivement ses yeux et se tient un peu à l'écart à droite.)

LA COMTESSE, entrant.

Quelle revue magnifique! Ma foi, dans mon enthousiasme, je n'ai pas pu me retenir, et, u haut du balcon, j'ai agité mon mouchoir... ai agité mon mouchoir... et je crois que Sa dajesté a daigné jeter sur moi un coup-d'œil. Oh! j'irai à la cour. Mais que m'a dit Saint-Jean... que quelqu'un me demande?

MADELEINE.

C'est moi, madame.

LA COMTESSE, la regardant indifféremment.  
Qui ça? vous?

MADELEINE.

Mme Pailleux, connue et respectée, j'ose le dire, dans toute la halle.

LA COMTESSE, à part.

Madeline Pailleux? Oui, c'est bien elle... Ah! qu'elle ne me voie pas.

(Elle se cache la figure en jouant de l'éventail.)

MADELEINE.

C'est peut-être un peu hardi à moi de venir, comme ça, chez une dame de la haute volée; mais madame la comtesse devine peut-être un peu pourquoi?

LA COMTESSE, dignisant sa voix.

Eo effet, je crois avoir entendu parler d'une amourette...

MADELEINE.

Oh! ne dites pas ça, madame... C'est une croix que le Seigneur nous a envoyée, c'est la perdition de notre enfant.

LA COMTESSE, s'oubliant et d'un ton très haut.

Que voulez-vous que j'y fasse?

MADELEINE, à part.

Cette voix!... Oh! non, je suis folle!...

(Haut et avec retenue.) Voyons, madame la comtesse, ne soyez donc pas dure avec le pauvre monde; ne me faites pas regretter d'avoir eu confiance en vous. Je voulais d'abord m'adresser à votre homme...

LA COMTESSE, avec hauteur

Mon homme!

MADELEINE, se reprenant.

A monsieur vot' mari... Mais je me suis dit: une femme est femme, une mère est mère... madame la comtesse a un cœur; elle doit aimer son fils comme j'aime ma fille, et elle ne voudra par faire le malheur de ces deux enfants.

LA COMTESSE.

Certainement, madame... (Comme cherchant.) madame Pailleux, je crois... j'ai un cœur, un cœur très tendre; mais voyons, ma bonne...

MADELEINE, à part.

O ma patience, ma patience!

LA COMTESSE, s'asseyant.

Avez-vous pensé à la distance incommensurable qui sépare nos familles? (A part.) pourvu qu'elle ne me reconnaisse pas!

MADELEINE.

J'ai pensé à tout ça. — Je-vois bien, à présent, qu'il ne suffit pas qu'une fille soit jeune, riche, belle, bien élevée, qu'elle ait un cœur d'or, pour devenir la femme de quelqu'un de naissance. — Aussi, écoutez-moi bien: vous êtes noble, mais nous, nous sommes riches; on gagne gros, allez, dans nos états, et mon homme a placé nos fonds à bon intérêt. — Eh bien! tout ce que nous avons, ce sera pour Rélie; nous vendrons jusqu'au fonds, jusqu'à la boutique pour qu'elle ait davantage. — Bien plus, comme c'est les père et mère qui gênent, nous garderons juste de quoi manger du pain, et nous nous retirerons loin, bien loin, pour qu'on n'ait pas à rougir de nous. — Vous ne répondez pas? C'est quelque chose pourtant, ça... (S'animant.) Voyons, madame la comtesse, un moi, rien qu'un mot d'amitié, d'encouragement... Tenez, moi, qui ne me suis jamais mise à genoux qu'à l'église... Je me mets à genoux devant vous. (Elle s'agenouille.) Consentez, faites consentir monsieur le comte, et je vous devrai plus que la sang et la vie, car vous m'aurez rendu ma fille.

LA COMTESSE, se levant et passant s'asseoir à droite, près de la psyché.

Relevez-vous, bonne femme! vous m'attendrissez... Vous me faites mal aux nerfs: laissez-moi, Madeline.

MADELEINE, étonnée.

Madeline! comment savez-vous que je m'appelle Madeline?

LA COMTESSE, à part.

Imprudente!

MADELEINE.

Attendez donc, attendez donc... Cette voix que j'avais d'abord reconnue, cette figure que je vois là, dans cette glace... Vous êtes Javotte, madame la grande dame.

LA COMTESSE, se levant.

Hein?

MADELEINE.

Je vous dis que vous êtes Javotte vous avez vendu des moules.

LA COMTESSE.

Impertinente!

MADELEINE.

Oh! pas de gros mots; je sais mon catéchisme aussi-bien que vous.

LA COMTESSE, allant vers le fond.

Saint-Jean, La Brie, Picard, qu'on jette cette harengère à la porte!

MADELEINE.

Harengère! à la porte, moi! Ah! par exemple, nous allons voir!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, JÉRÔME.

LE COMTE, entrant avec Jérôme.

Qui donc ose se permettre d'élever ainsi la voix en présence de madame la comtesse. (Il fait un mouvement en voyant madame Faileux.)

LA COMTESSE.

Concevez vous, monsieur le comte, que cette... dame... des halles à l'insolence de me prendre pour une de ses pareilles?

MADELEINE.

Oh! non... pas pareille!

LA COMTESSE.

Oh! faites chasser cette créature!

MADELEINE.

Créature!

LA COMTESSE.

Où je retourne dans ma noble famille, et je vous déclare indigne du nom de gentilhomme.

LE COMTE.

Calmez-vous! (Bas.) Bien, bien, comtesse. (Il la reconduit.)

MADELEINE.

Est-ce que je me serais trompée!... Non, non! c'est impossible, je l'ai bien dévisagée... — Je te dis que tu es Javotte, que tu as crié la moule au persicot. (La comtesse est sortie.)

## SCÈNE X.

JÉRÔME, MADELEINE, LE COMTE.

LE COMTE, revenant

Cessez d'insulter une famille que vous ne connaissez pas.

MADELEINE

Que je ne connais pas! Oh! si, pour mon malheur. — Il paraît qu'ici les femmes valent les hommes, tous sans foi, tous sans honneur!

JÉRÔME.

Venez, venez, Madeleine... Quittons cette maison de malheur..

MADELEINE.

Non... puisque tout est perdu, puisque ma pauvre enfant va mourir, il faut que je dise tout ce que j'ai sur le cœur...

LE COMTE.

Vous êtes chez moi, madame, et je devrais!... Mais non, je respecte votre douleur, et j'aime mieux vous céder le terrain.

(Il fait un mouvement pour sortir.)

MADELEINE.

Oh! vous m'écouteriez. (A Jérôme) Oh! il m'écouterait!... Vous allez voir, Jérôme, si cette famille a le droit ne nous mépriser. Dans ma jeunesse, les grands seigneurs venaient à la halle, et l'on a assez parlé de leurs débauches; à cette époque, une jeune marchande, contente et joyeuse, aimée de tous, surtout d'un brave garçon qu'elle allait épouser, attendait, insouciant, le jour de sa nocce. Par malheur, elle était belle, on le disait du moins, et elle fut remarquée par un de ces débauchés. Ne croyez pas qu'il chercha à lui parler, à l'engôler, à lui tourner la tête; c'était trop d'honneur pour elle... (Jérôme paraît vivement ému.) Il la fit enlever par ses laquais; une voiture fermée l'emporta dans une maison isolée, loin de tous ceux qui pouvaient la défendre. Etourdi, meurtri, elle ne perdit pourtant pas courage; et s'élança sur ses ravisseurs. Ce n'était plus une femme, c'était une lionne... mais ses forces s'épuisèrent, une soif ardente la dévorait, un verre d'eau lui fut donné... c'était sa perte; malgré ses efforts, son énergie l'abandonna... toutes les lumières s'éteignirent, et elle n'entendit plus que le pas d'un homme qui se glissait dans l'ombre comme un voleur... comme un assassin!... (Mouvement de Jérôme.) Vous frémissez, vous qui êtes un bonhomme homme, Jérôme; n'est ce pas que c'est infâme?

JÉRÔME, à lui-même.

Oh! oui, infâme!

MADELEINE, à Jérôme.

Eh bien! ce voleur, cet assassin... (Au comte.) C'était votre frère, monsieur de La Tourange-raie.

LE COMTE.

Mon frère!

MADELEINE.

Votre frère Raymond, votre digne frère!

JÉRÔME, à part.

O mon Dieu!

MADELEINE.

La preuve existe, car la pauvre fille, dans un suprême effort, avant de céder au sommeil de plomb qui l'accablait, avant d'être perdue et déshonorée, arracha de ses mains crispées par le désespoir, un médaillon qu'elle conserva... Les noms du lâche y étaient inscrits, car c'était la récompense d'une action d'éclat, d'une action d'honneur... d'honneur, entendez-vous?

JÉRÔME.

Oh! assez, assez!

MADELEINE.

Tout fut ignoré, car, le matin, avant le jour, la victime était reconduite chez elle. (S'oubliant.) Quelques jours après, elle épousa celui qu'elle aimait. Pardonnez-moi, seigneur, c'est la seule faute que j'aie jamais commise.

LE COMTE.

Quoi! cette femme, c'était vous?

MADELEINE.

Moi! est-ce que j'ai dit que c'était moi?... Oh! ne me croyez pas, vous voyez bien que je suis folle.

JÉRÔME.

Madeleine, ne rougissez pas de votre aveu, de votre malheur, c'est un lâche suborneur seul à en répondre devant Dieu et devant les hommes.

MADELEINE, exaltée.

Qu'est-ce que ça me fait, après tout?... Ce secret, bientôt la terre du cimetière l'aura enseveli... (Au comte.) Car, voyez-vous, vous, noble comte, ainsi assassin que l'autre, vous aurez tué du même coup la mère et la fille...

PAILLEUX, en dehors.

Je vous dis que j'entrerai, que je veux entrer.

MADELEINE.

Mon mari!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAILLEUX.

PAILLEUX, buculant les laquais.

\*Place, ou je touche. (Il entre, il est ivre.)

MADELEINE.

Mon homme, pourquoi n'es-tu pas resté à la boutique?

LA POMARDE.

PAILLEUX.

Pas d'observations: tu sais que, quand je veux avoir un vouloir, je m'humide un peu l'estomac; eh bien! je suis humidé, ainsi mutus! Tais-toi et réponds... Comment que ça se fait que tu es ici?

MADELEINE.

Pour elle, toujours pour elle.

PAILLEUX.

C'est pas ta place; c'est des faiblesses, ça, mon épouse; tu dois commander, tu ne dois pas prier! Ils ne veulent pas de nous, ces fiérots, eh bien! nous ne voulons pas d'eux... Est-ce qu'on a été le chercher, le fils à ce beau monsieur? Qu'ils restent chez eux, et nous chez nous... Mais qu'il ne s'avise pas de reparaitre, ou je lui casse les reins, à ce moderne, aussi vrai que je m'appelle François-Joset-René Pailleux, et que j'ai bu un petit blanc, qu'il n'y en a pas eusse de pareil dans leurs caves.

LE COMTE.

Cet homme grossier a raison.

PAILLEUX.

Comment, grossier!

LE COMTE.

Chacun chez nous.

PAILLEUX, au comte.

T'es pas poli, toi, mais t'as pastort... Voyons, Madeleine, rends-toi justice, t'es bonne, t'es t'honnête, t'es la meilleure des créatures du bon Dieu, mais enfin, t'es pas comtesse.

MADELEINE, s'emportant.

Comtesse! tu me fais bouillir! Mais apprend donc que c'te comtesse-là n'est pas plus que nous... que c'est...

LE COMTE, l'interrompant avec colère.

Madame, songez que je possède un secret que je puis dire.

PAILLEUX.

Quoi donc?

MADELEINE.

Oh! taisez-vous! taisez-vous!

LE COMTE.

Que cette Aurélie, la cause de tous vos malheurs, qu'il aime, qu'il chérit comme son enfant...

PAILLEUX.

Eh! bien?

MADELEINE.

Oh! grâce! grâce!

PAILLEUX, à sa femme et passant devant elle.

Laisse-le donc parler. (Au comte.) Qu'est-ce que tu voulais dire... Qu'Aurélie n'est pas ma fille?

MADELEINE.

Ciel!

PAILLEUX, froidement.

Je le savais... (Mouvement.) Oh ! je ne suis pas si simple que j'en ai l'air.

MADELEINE.

Tu le savais, brave homme du bon Dieu, et jamais un mot, un reproche...

PAILLEUX, montrant le comte.

Est-ce que c'est ta faute, à toi, s'il y a des gueux, des scélérats sur terre ? (Il l'embrasse.) Fais donc tes méchancetés à présent, M. le comte. Viens, viens, Madeleine.

JÉRÔME.

Oui, oui, partons !

PAILLEUX.

Viens, viens, allons consoler notre fille.

(Il veut pour sortir, Gaston paraît.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, GASTON.

LE COMTE.

Gaston !

TOUTS.

Lui !

PAILLEUX, bas.

J'ai envie de lui tomber sur le casquin.

(Madeleine le retient.)

LE COMTE.

Vous arrivez sans doute, monsieur, de l'hôtel du baron de Montelmar ?

GASTON.

Oui, mon père, puisque vous m'aviez donné l'ordre de m'y rendre.

LE COMTE, à part, avec joie.

Ah !

PAILLEUX.

Qu'est-ce que ça nous fait, tout ça ?

(Mouvement pour sortir.)

GASTON, avec douceur.

Restez, restez, je vous en prie.

LE COMTE, jetant un regard de défi et de triomphe sur les autres personnages.

Et l'espère, Gaston, que vous vous êtes montré reconnaissant et fier de l'illustre alliance à laquelle on vous permet d'aspirer... j'espère que vous avez détruit dans l'esprit du baron, jusqu'à l'ombre du doute sur la passion romanesque que vous prêtait la médiocrité ?

MADELEINE, bas.

Romanesque !

PAILLEUX, bas.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE COMTE.

Répondez-moi, mon fils.

GASTON, avec fermeté.

J'ai tout avoué au baron. Je me suis adressé à son honneur, et j'ai dit qu'il serait un lâche, celui qui accepterait la main de sa fille, quand son cœur ne lui appartient plus.

LE COMTE, stupéfait.

Hein ?

PAILLEUX.

Comment ! il a dit ça. (Au comte.) Eh ! bien, il vaut mieux que toi, ton garçon.

LE COMTE.

Vous avez osé faire cela ? et vous n'avez pas craint ?...

GASTON.

Vous m'aviez placé entre le déshonneur et votre colère. J'ai choisi votre colère.

LE COMTE.

Fort bien. (A part.) C'est une lutte entre deux volontés de fer.

JÉRÔME, observant le comte.

Oh ! cet homme médite quelque méchant projet.

LE LAQUAIS, annonçant.

M. le baron de Montelmar.

LE COMTE, remontant.

Faites entrer au salon : nous nous y rendons, mon fils et moi. (Le laquais sort.)

GASTON, descendant tout à fait à droite.

Moi... jamais !...

LE COMTE, s'approchant de lui.

Écoutez-moi.

JÉRÔME, l'observant.

Que va-t-il faire ?

LE COMTE, bas et durement.

Vous êtes implacable, Gaston : je le serai aussi envers ceux qui m'enlèvent le cœur de mon fils (il lui remet un papier.) Lisez ! et voyez comment on exécute mes ordres.

GASTON, le parcourant.

Qu'ai-je lu ! Pour eux, la ruine, la misère !

LE COMTE.

Choisissez.

(Gaston jette un regard sur Madeleine et Pailleux, et suit son père avec un geste de désespoir.)

JÉRÔME.

Comment, il y va !...

MADELEINE.

Oh ! c'est bien aussi un La Tourangeais !

PAILLEUX, soutenant sa femme qui pleure dans ses bras et montrant le poing.

Gueusard !

ACTE QUATRIÈME.

Le carreau de la Halle. — Au fond, la fontaine des Innocents. — Boutique latérale. — A droite, celle de Pailleur; à gauche celle de Perrenche. — Sur l'enseigne de celle de Pailleur, on lit : *A la poule aux œufs d'or, Pailleur, beurre et œufs*; sur celle de Perrenche : *Au cantalou, Perrenche, fruitier*. — Devant la boutique de Perrenche sont des marchands et des marchandes; d'abord, un marchand de soupes, avec une table sur laquelle est une grande marmite et des bols; des ouvriers, qui mangent, sont assis à terre autour de la table; à côté du marchand de soupes est une marchande de pois et une marchande de légumes, avec leurs étalages. — Devant ces mêmes marchands, un peu vers le milieu du théâtre, est François, qui vend du poisson, avec son étalage complet. — Devant la boutique de Pailleur est Manon avec une fille de boutique; devant elles, est dressé, sur des tréteaux, un grand étalage où se trouvent des balances, des corbeilles à œufs, des motes de beurre, des herbes cuites, des fromages. — Un peu au-dessous est une autre marchande de poissons, un marchand de poires dont les tas sont à terre; devant, à côté de lui, est une petite fille avec un éventaire, qui vend aussi des poires; d'autres marchands de toutes sortes y a et là; d'autres, tels à que des revendeuses, circulent sur la scène. — Au lever du rideau, le théâtre représente un tableau très animé : des forts, des porteurs, des restaurateurs, des cuisiniers, des bourgeois, des bourgeoises, des hommes, des femmes qui vont de boutique en boutique, de place en place. — Tous les marchands qui sont au fond, autour de la fontaine, ont de grands parapluies rouges. — Au milieu, vers le fond, est un marchand de chassons monté sur une chaise; il est entouré par beaucoup de monde.

SCÈNE I.

MANON, avec LA FILLE DE BOUTIQUE FRANÇOISE, LE MARCHAND DE CHANSONS, PERVENCHE, UN ACHETEUR, MARCHANDS, MARCHANDES, ACHETEURS, FORTS, PORTEURS, INSPECTEURS, OUVRIERS, PASSANTS, puis JÉRÔME.

Le tableau commence dans l'ordre qui suit. Grande pantomime agitée. On entend le marchand de chansons.

LE MARCHAND DE CHANSONS, chantant et s'accompagnant sur un violon dont le chevalet est une vessie.

Air connu.

La belle Bourbonnaise,  
La maîtresse de Blaise! bis.  
Est bien mal à son aise,  
Elle est sur le grabat! bis.

— Ah! ah! ah!

(Il continue en pantomime.)

UN MARCHAND DE COCO.

A la fraîche, qui veut boire!... A la fraîche qui veut boire!...

FRANÇOISE.

La moule au caillou, la moule au persinet!  
UNE ÉCAILLÈRE, revendeuse.

A la barque! à la barque! Mangez-en donc, quatre sous la douzaine.

LE MARCHAND DE POIRES.

A un sou les tas! les anglais! à un sou les tas!

LA PETITE FILLE.

Mangez les anglais, un sou les tas!

LE MARCHAND DE COCO.

A la fraîche, qui veut boire

LA MARCHANDE DE POIS.

Pois verts au boisseau! pois verts!

MANON.

Trois de six blancs les rouges et les blancs!  
trois de six blancs! — Par là, ma pratique!

UNE MARCHANDE DE LARD ET DE SAUCISSES,  
qui vient sur le devant; un maçon lui achète.

Elle grille la saucisse!... elle grille!... du lard et des saucisses!

LE MARCHAND DE POIRES.

A un sou les tas, les anglais! à un sou les tas!

LA PETITE FILLE.

Mangez les anglais, à un sou les tas!

FRANÇOISE.

Hareng qui glace, qui glace, la glacière!  
LA MARCHANDE DE POISSONS, qui est près de Manon.

Merlan à frire, à frire! j'en ai du beau!

LE MARCHAND DE POMMES.

A un sou les tas! les anglais, à un sou les tas!

FRANÇOISE, à une dame qui porte un panier et qui tient un enfant par la main.

Dites donc, madame, venez donc me voir... C'est-il de la moule, du hareng, des limandes, que vous cherchez... Parlez-moi donc, mon chou, je suis bien belle aujourd'hui, allez! La dame se boisse pour flatter. N'oubliez donc pas ça, mon cœur; c'est de la crème!...

LA DAME.

Combien?

FRANÇOISE.

Pour vous, sans marchander, c'est quinze sous. (La dame s'en va.) Allons, venez m'entretenir, méchante... Mettez-y douze sous, c'est changer mon argent.

LA DAME, en s'en allant.

En voilà pour six sous.

FRANÇOISE.

Un carlet pour six sous!... Attendez à demain, je vous le ferai porter par le cousin de mon chien!... En voilà une belle chalande!... Va donc, eh! râleuse, avec ton singe!... (Criant.) La moule au caillou, la moule au persinet!

MANON, à une dame qui goûte du beurre.

Pas frais, ce beurre-là ? il est toujours aussi frais que votre chapeau, mon agneau !

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Où ! le chapeau ! va-t-il sur l'eau ?

FRANÇOISE, à un vieux monsieur.

Par ici, monsieur : Qu'est-ce qu'il faut, homme rangé ? Pauvre biche, avec son panier, ça fait son marché.

LE VIEUX, un panier et un grand parapluie.  
Madame Cornuchet est en couche.

FRANÇOISE.

Amour d'homme, va... Est-il gentil votre poupon ? S'il s'est mis à son père, il ne l'est guère...

LE VIEUX.

Je trouve votre poisson un peu avancé.

FRANÇOISE.

Avancé, c'est toi qui l'es, père Barnabé... A bas les pattes, pas de menottes dans les baquets... ça fane la marchandise. (Se levant.) Voyons, vieux chauffe-la-couche, auras-tu bientôt fini de farfouiller mes limandes ?

LE VIEUX.

Permettez ! il vous est interdit de dire des sottises au monde.

FRANÇOISE.

En voilà un venez-y-voir ! On va s'en priver pour monsieur... Va donc ! eh, vieille horloge à coucou qui ne sonne plus... on t'en fera pêcher pour toi d'la limande, on t'en fera frire dans l'eau de cologne, mon bonhomme.

LE VIEUX.

Madame, vous êtes une indécente.

FRANÇOISE, s'approchant de lui.

Hein ! il insulte le sesque, à présent... un vieux bas de buffet comme ça ? Regardez donc sa margoulette ; qui est-ce qui en veut pour casse-noisette ? (Mouvement du vieux.) Faut-il que j'te poche un œil, la femme se chargera de te fricasser l'autre... Mais va donc avec ta face pâle et blême, ton visage de carême ! je vas en faire du fromage à la crème !

LE VIEUX reculant effrayé.

Respectez le mari de mon épouse.

(Françoise lui donne un grand coup de poing sur l'épaule ; le vieux recule et va tomber sur les tas de pierres.)

LE MARCHAND.

Bon ! il écrase mes anglais, à présent !

(Il le pousse sur l'étalage de Manon.)

MANON, furieuse, sortant de son étalage.

Eh ! là ! et mes œufs !... j'vas te servir une omelette !

(Elle lui envoie une bourrade ; il recule et tombe dans le baquet de Françoise.)

FRANÇOISE.

Tirez les rideaux ; monsieur prend un bain. (Des éclats de rire partent de tous côtés, et l'on s'amasse près du vieux.)

LE VIEUX, criant.

Au secours ! à la garde !

UN INSPECTEUR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

UN AUTRE.

Qu'est-ce qui crie : à la garde !

FRANÇOISE.

Rien, rien, mon inspecteur, histoire de rire.

LE VIEUX qui s'est relevé.

Je demande la parole.

FRANÇOISE.

C'est nous qui l'avons, la parole... (Criant et faisant signe aux autres :) La rote tout en vie ! la rote tout en vie !

(Les cris reprennent et rouvrent la voix du vieux, qu'on entraîne. Tous gagnent le fond et les côtés. Jérôme arrive du fond et vient sur le devant, près la boutique de Pailleux. Le tableau continué de s'animer pendant l'entretien de Jérôme et de Manon.)

JÉRÔME.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MANON, allant à lui.

Rien, c'est toujours Françoise qui fait ronler sa bonne lame de langue... Vous voilà donc, père Jérôme?... vous arrivez comme mars en carême, juste pour la fête d'aujourd'hui.

JÉRÔME.

La fête ?

MANON.

Eh bien ! oui, la fête des maraichers ; les légumiers ont concouru à qui fournirait la plus grosse citrouille : c'est le bonf gras de la halle.

JÉRÔME, préoccupé.

Comment se porte Aurélie ?

MANON.

Aurélie, elle est gaie comme un pinson, alerte comme sa mère et bavarde comme moi.

JÉRÔME.

Tu m'étonnes : je l'ai quittée si triste, si désolée...

MANON.

Bah ! il y a de cela quinze jours, et il n'en faut pas tant pour oublier un amoureux... mais je jacasse là, et je suis pressée... il faut d'abord que je parle à mon ex bonami (Appelant) Eh ! Pervenche !

PERVENCHE, passant par la fenêtre du premier étage sa figure barbouillée de savon.

Je suis en train de me faire superbe !

MANON.

Il sera en retard alors... mais faites excuse, tant que je vous quitte m'me Pailleux m'a

chargée de sa confiance, pour une surprise qu'elle ménage à tout le monde... Elle est si contente que Rélie ait accepté d'être la reine de la fête !

JÉRÔME.

Comment ! elle a consenti : c'est singulier.

MADELINE.

Tout est jolisé dans la maison ; demandez plutôt au bourgeois et à la bourgeoise... (Lui indiquant le fond à droite.) Tenez, les voilà qui reviennent de la rue aux Fors, où qu'ils ont dépensé un argent fou pour la toilette de la reine... A revoir, père Jérôme... je m'en vas au *Veu* qui *Telle*... et puis m'habiller !... (Elle sort en courant par le fond à gauche.)

# SCÈNE II.

JÉRÔME, PAILLEUX, MADELINE, AURÉLIE.

Les mêmes personnages qui circulent au fond et qui peu à peu dégarnissent le théâtre.

JÉRÔME, à lui-même.

Un changement si subtil ! je m'y perds.

PAILLEUX, entrant, un grand carton plat sous chacun de ses bras, et des paquets à chaque main.

J'espère que j'en ai ma charge : je me fais l'effet du chien du marchand d'éponges... (Apercevant Jérôme.) Tiens ! Jérôme ! (Cherchant en vain à donner la main à Jérôme malgré ses paquets.) Ce sera pour tantôt.

MADELINE.

Ah ! voilà le restant de nos écus... Vous voilà donc revenu, lambin ?

AURÉLIE, allant à Jérôme.

Soyez le bien revenu, mon ami.

JÉRÔME, l'embrassant.

Merci, mon enfant.

MADELINE.

Vous ne savez pas, Rélie est la reine de la fête.

JÉRÔME.

Je le sais.

MADELINE.

Aussi, je lui en ai acheté, des rubans, des bouquets, des chaînes de Jaseron, de la valencienno.

AURÉLIE, joyeuse.

Tu es si bonne ! (Jérôme l'observe toujours.)

MADELINE.

Vous verrez comme elle sera gentille : autrefois c'était moi qu'on nommait toujours. Dam ! sans amour-propre, j'étais gentille, aussi.

PAILLEUX.

Vous l'êtes toujours, mon épouse... Dis donc, Guichard, le marchand de sel en gros,

qui trouve que sa femme est mieux que toi... comme s'il y avait besoin d'être dans le sel pour être bien conservé.

MADELINE.

Gros flatteur, va. (Elle lui tape sur la joue ; il rit à mi-voir.) Tiens, mon homme, il me semble que je l'aime encore plus depuis que...

PAILLEUX.

Veux-tu bien te faire, trésor de femme.

AURÉLIE.

Mais débarrassez-vous donc de tout cela, mon père.

PAILLEUX.

Oui, oui, je vas porter ça dans la chambre, et puis me requinquor, et puis repasser le discours que je dois improviser, comme syndic de la chose... Nous aurons de l'harmonie : j'ai loué la musique de la loterie.

(Il sort. Aurélie a pris quelques paquets, et le suit dans la boutique.)

MADELINE.

Oui, oui, on rira, on s'amusera, Tiens ! voilà déjà de nos gens qui vont s'habiller !... (Quelques marchands ont débarrassé leurs places et s'en vont.)

FRANÇOISE, s'approchant.

Dites donc, mam' Pailleux ; vous ne m'en voulez plus ; j'serai de la fête, n'est-ce pas ?

MADELINE.

Eh oui, va donc !

FRANÇOISE.

Tiens, j'peux en être, j'ai fait douze livres dix sous. (Elle range sa place et sort.)

MADELINE, jetant les yeux sur Jérôme.

Ah ! ça mals, plus je vous regarde vous, vous avez l'air tout penard ! Est-ce que les œufs auraient manqué dans les fermes ?

JÉRÔME, la prenant à part.

Êtes-vous bien sûre qu'Aurélie a le cœur content, qu'elle est résignée à son sort ?

MADELINE.

Tiens, il n'y a qu'à la voir... (A part.) Pour quoi me demande-t-il ça ?

JÉRÔME, d'un air d'incrédulité.

Allons, tant mieux... Je vas ranger ma marchandise, déposer ma honnêteté, et je reviens me réjouir avec vous.

(Il sort. Pendant ce qui précède, le théâtre reste vide, et la fille de boutique s'achève de débarrasser l'étalage de Pailleux.)

# SCÈNE III.

MADELINE, AURÉLIE.

MADELINE, à elle-même.

Diable d'homme, il m'a tourné les sens ! Oh ! il faut que je fasse causer ma fille, qu'elle lise au fin fond de son âme !

AURÉLIE, sur le seuil de la boutique.

Eh bien! ma mère, tu ne viens pas m'habiller?..

MADELEINE.

Tout à l'heure; viens un peu ici; avant que tu sois à tout le monde, est-ce que ça ne te plait pas de jaser un brin, seule à seule avec ta mère?

AURÉLIE.

Oh! jamais je ne suis plus contente.

MADELEINE.

Écoute, fillette, je ne sais pas faire de phrases, moi, et j'y vas bon jeu, bon argent... Les premiers huit jours après ce qui s'est passé là-bas, chez les autres, t'étais démolée que rien ne pouvait y faire, et voilà que t'es redevenue gaie, contente, que tu reprends de la santé, des couleurs... Pourquoi ça?

AURÉLIE.

C'est qu'alors je n'avais pas de raison, que je manquais de confiance envers... tout ce qui m'aimait, et qu'aujourd'hui j'ai foi dans l'avenir...

MADELEINE, l'observant toujours.

Je sais bien que, devant ton père, devant moi, t'as toujours un petit rire pour chacun de nous. Tu t'es remise à ta musique, tu chantes même... (Appuyant.) Mais qu'est-ce qui me prouve que tu ne pleures pas en cachette?

AURÉLIE.

Ce seraient donc des larmes de joie?

MADELEINE.

Veux-tu que je te le dise: je m'étais figurée qu'en me voyant si triste de ta peine, tu as craint de me voir tomber malade, et quo tu as tout renfermé dans ton cœur... Faudrait pas, mon enfant. Un chagrin caché, ça tue, et si c'était, tu devrais le dire à ta mère... Garder la douleur pour toi seule, c'est pas bien; j'en veux la moitié!

AURÉLIE.

Oh! mère, vous me faites meilleure que je ne suis... Je n'ai rien, non, rien. Vous verrez comme je serai joyeuse à cette fête.

MADELEINE.

Ainsi, tu l'as donc oublié, lui?

AURÉLIE.

J'ai renoncé à l'espoir d'être sa femme.

MADELEINE.

Et tu es heureuse?

AURÉLIE.

Je suis heureuse.

MADELEINE.

Bien sûr?

AURÉLIE.

Bien sûr.

MADELEINE.

Voyons, regarde-moi, là, entre les deux yeux. (Souriant.) Oni, c'est vrai, c'est bien vrai.

AURÉLIE.

Aussi vrai que vous êtes la meilleure, la plus tendre des mères.

MADELEINE, avec expansion.

Ah! ça m'ôte un poids de dessus l'estomac. Et ce père Jérôme, avec ses airs mystérieux! Qu'il y revienne... Je te lui laverai la tête! (La cloche du marché se fait entendre.) La cloche! Nous n'avons pas de temps à perdre.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOISE, GENS DE LA HALLE, PERVENCHE dans sa boutique, JÉRÔME.

MADELEINE, aux marchands, qui reviennent, en montrant quelques places qui ne sont pas débarrassées.

Allons, allons, enlevons tout ça, vous très!..

DES INSPECTEURS, à des porteurs.

Allons!.. dépêchons!..

MADELEINE, à d'autres qui l'entourent.

La fête va commencer... et après, c'est Madeleine Pailleux qui régale: oui, mes enfants, un repas coquet, tout ce qu'il y a de mieux; j'ai retenu le salon de 100 couverts au Veau qui tette. Nous mettrons les petits plats dans les grands. (Aux femmes.) Et vous!.. habillez-vous vos petits enfants? il faut qu'ils soient aussi de la fête!..

FRANÇOISE.

Soyez tranquille: j'amènerai les deux mômes!..

MADELEINE, appelant.

Eh! Pervenche, dépêche-toi.

PERVENCHE, à la fenêtre.

Dans une minute... Le garçon de boutique me fait un chou à ma cravate.

JÉRÔME, bas à Aurélie.

Vous avez un secret?..

AURÉLIE.

Oui, et cette lettre vous le dira.

(Elle la lui donne.)

MADELEINE.

Viens, Rélie, je veux t'habiller, te parer moi-même... (Aux autres.) Vous tous, allez vous faire beaux... si c'est possible.

TOUS.

Vive la reine!..

(Tous sortent, excepté Jérôme. — Le théâtre reste vide.)

SCÈNE V.

JÉRÔME, seul. — Il a ouvert la lettre.

De Gaston ? (Il lit.) « Aurélie, croyez-moi » toujours loyal et sincère : je renonce à votre amour, au bonheur ; j'ai mérité d'être » oublié de vous. Il y a des nécessités fatales ; » mais, quoi qu'il arrive, mon amour ne » nira qu'avec ma vie. » Une telle lettre, après ce qui s'est passé ! Oh ! je ne crois pas à sa loyauté : je le verrai, ce Gaston, je le ferai rougir !.. Et qu'il n'espère pas éviter ma présence !

SCÈNE VI.

JÉRÔME, GASTON.

GASTON, qui vient d'entrer.

Loin de l'éviter, Jérôme, je la cherche.

JÉRÔME.

Vous !

GASTON.

J'attendais votre retour avec impatience.

JÉRÔME.

Ne croyez pas m'en imposer par des paroles hypocrites. (Mouvement de Gaston.) Je vous dis que c'est elle que vous pensiez voir ici. Osez-vous le nier devant cette lettre qui vous accuse ?

GASTON.

Je lui ai écrit, c'est vrai, mais pour la dernière fois. Je voulais qu'en m'oubliant, elle sût que je l'aimerais toujours. Elle le sait, et maintenant, je vous le jure, jamais un mot de moi ne troublera sa vie.

JÉRÔME.

Quoi ! vous ne venez pas ici pour entretenir dans son cœur un espoir chimérique... mortel ?

GASTON.

Comment en aurais-je eu la pensée, puisque je viens de consentir à épouser celle que ma famille me destine ?

JÉRÔME.

Vous ?

GASTON.

Oui, Jérôme !.. Et pour prix de ma soumission (Avec amertume.), à mon père les honneurs, à ma mère ses entrées à la cour, et à moi de l'avancement, un grade dans l'état-major de l'armée.

JÉRÔME.

Et c'est devant moi que vous venez vous faire un mérite de cette soumission ?

GASTON.

Devant vous, oui, Jérôme ; car cet acte que

vous jugez avec colère, c'est avec orgueil que je l'accomplis.

JÉRÔME, s'emportant.

Mais alors, que me voulez-vous, que me demandez-vous ?

GASTON.

Je veux... je vous demande en grâce, quand tout sera fini, que vous lui disiez la vérité ! (Après un temps.) Donner mon nom à Aurélie, c'était pour moi plus qu'un devoir, c'était le rêve de mon avenir. J'y avais engagé ma parole, mon cœur... Mais on m'a dit : « Perdez sœur dans cette alliance folle, et cette famille que vous aimez tant sera réduite à la misère »

JÉRÔME.

A la misère, eux ! c'est impossible !

GASTON.

Impossible !... Et si je vous disais qu'à l'heure où je vous parle, leur ruine est accomplie ?..

JÉRÔME.

Comment ?

GASTON.

Oh ! voyez-vous, c'est une de ces machinations devant lesquelles l'esprit le plus ferme recule aécanti. Leur fortune est en capitaux, n'est-ce pas ? et la mère, dans l'espoir de les augmenter encore, peut-être, hélas ! pour ajouter à la dot d'Aurélie, les avait placés entre des mains qu'elle croyait sûres et fidèles.

JÉRÔME.

Un des prêteurs du carreau, c'est vrai, un nommé Samuel ; eh bien ?

GASTON.

Ce Samuel est en fuite !

JÉRÔME.

Samuel ! Et vous ne les avez pas prévenus, avertis ?

GASTON.

M'a-t-on prévenu, moi ? Non ! Je n'ai connu le crime que lorsqu'il a été commis... le mal que lorsqu'il a été sans remède. — En ce moment, vous dis-je, ils sont ruinés.

JÉRÔME.

Dien puissant ! Mais les malheureux l'ignorent ! (Il passe à droite.)

GASTON, l'arrêtant.

Jérôme !.. qu'ils l'ignorent toujours ! que leur fortune leur soit rendue sans qu'ils sachent qu'elle leur fut un instant volée.

JÉRÔME.

Et comment cela ?

GASTON.

Comment cela ? En me résignant à obéir... Tout sera réparé, on me l'a promis, on me l'a juré, aussitôt que j'aurai consenti à mon malheur.

JÉRÔME.

Gaston, je devine... je connais votre bourreau ! C'est cet homme qu'on appelle le comte de La Tourangérale.

GASTON.

Oh ! silence ! silence ! un fils ne peut pas accuser son père !

JÉRÔME, à part, le regardant avec bonheur. Toutes les vertus ! tous les dévouements ! (Haut.) Et... vous vous sentez la force d'accomplir jusqu'au bout ce sacrifice ?

GASTON.

Dussé-je en mourir !

JÉRÔME, à lui-même et répétant les paroles de Gaston.

Dussé-je en mourir ! Il faut donc savoir aimer jusqu'à la mort ! Et moi qui...

GASTON, lui prenant la main.

Jérôme, adieu ! Dites-lui bien que je l'aimerais toujours.

JÉRÔME.

Gaston ! vous venez, sans vous en douter, de me dicter mon devoir...

GASTON.

Et moi, je vais accomplir le mien... adieu ! (Il sort.)

## SCÈNE VII.

JÉRÔME, seul.

Noble enfant ! Dût-il en mourir, a-t-il dit. Non, non, c'est moi qui dois mourir. (Avec désespoir.) Mourir déshonoré ! (Avec calme.) N'importe, aujourd'hui même, j'arracherai le masque à ce vil imposteur... on saura tout ! Et Gaston, libre, Gaston, maître de sa fortune, n'aura plus rien à craindre pour ceux qu'il aime ! Quant à moi !... (Se tournant vers la boutique de Pailleux.) C'est là que, voulant expier le crime de ma jeunesse, et l'expier dans le travail et dans l'humilité, c'est là qu'un jour je suis venu, et que les deux petites mains d'une enfant se sont tendues vers moi ! Ma fille ! Caché dans l'ombre de cet oubli profond, j'ai pu voir grandir ce cher petit ange sous mes yeux... Oh ! mais si j'ai failli jadis causer la mort de ta mère ! ma fille aujourd'hui, j'aurai le courage d'assurer ton bonheur ! Allons et revenons ensuite leur faire mes derniers adieux ! (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

MANON, BALLEVOINE, FORTS, PERVENCHE, puis PAILLEUX, MADELEINE, AURÉLIE, ensuite LES MUSICIENS DE LA LOTERIE, puis LE CORTEGE DE LA FÊTE, ET LES ENFANTS.

MANON, au fond.

Par ici, par ici, les enfants !

Tous, endimanchés, arrivent de droite et de gauche, puis Pervenche, qui sort de sa boutique.)

TOUS regardant vers le fond à gauche.

Ah ! v'là les forts !... Place aux forts !...

(Ils arrivent au milieu.)

MANON, allant au devant d'eux.

Messieurs les forts, monsieur le syndic n'est pas encore prêt... mais il va l'être tout-à-l'heure. (Appelant.) Mario-Jeanne !... va prévenir monsieur le syndic !

PERVENCHE, à lui-même.

Enfin, le voilà venu, ce moment que j'attendais avec une si grande émotion... Est-ce mon fruit qui l'emportera ?... Allons, du calme ! oui du calme ! (Il passe à droite.)

MANON, passant à gauche en le regardant.

Oh ! c'est l'intrigant de Pervenche !... ça ne pèse pas deux liards de beurre et ça veut avoir le prix !

PERVENCHE se retournant.

Oh ! Manon, vous voulez froisser mon orgueil !... Mais on ne sait pas, le syndic n'a pas encore prononcé.

MANON.

Grain de sel, va !

(Pailleux sort de sa boutique en costume de syndic, avec un gros bouquet, suivi de Madeleine et d'Aurélien en riche costume de la halle.)

TOUS.

Ah ! v'là le syndic ! v'là le syndic !

BALLEVOINE, premier fort, à Pailleux.

Au nom de la halle, nous venons réclamer de monsieur le syndic la citrouille conséquentie et le nom du vainqueur

LES FORTS.

Oui, oui, qu'on désigne le vainqueur !

PERVENCHE, à part.

Oh ! mon cœur bat, mon cœur bat !

PAILLEUX, à part.

L'émotion m'empêche !... Rappelons-nous mon discours, et ayons de la dignité ! Pailleux, mon ami, sois digne. (Haut.) Apportez une chaise. (On apporte une chaise, il monte dessus ; il fait un geste, on exécute un roulement. A tout le monde. Pervenche se trouve à sa gauche ainsi que Ballevoine.) Peuple de France, légumiers et verduriers, éplucheuses et écosseuses, approchez, mes enfants... écoutez, petits et grands... et surtout vous, messieurs les concurrents ! (Il s'adresse à d'autres personnes qui sont à droite.) La déesse de la justice va vous parler par ma bouche solennelle : à ce concours de la plus belle citrouille, nous avons examiné plus de cent cinquante géromons ou psturons, superbe marchandise, franche de graine et digne de fixer les regards de l'univers et du monde entier. (Montrant un papier.) Voici la sentence du syndicat, rédigée en termes choisis, par l'écrivain public de la fontaine des innocents... roulement. (Ils ent.) » Ce

» lui là qui a mérité la reconnaissance de la patrie par son produit *gigantesse*, celui-là dont auquel nous proclamons qu'il est susceptible d'avoir fait pencher la balance! » c'est le nommé Eustache-Népomucène Pervenche! »

TOUS.

Vive Pervenche!

PAILLEUX, au tambour.

Un ban pour Pervenche!

PERVENCHE.

Ah! je me trouve mal.

(Il tombe dans les bras de Bellevoine.)

BELLEVOINE, soutenant Pervenche.

Pour porter la légume victorieuse, nous avons désigné entre nous quatre messieurs de la corporation des forts. (Il se désigne) C'est moi qu'est le plus petit.

PAILLEUX.

Enlevez la chaise!.. (Il donne une poignée de main à Bellevoine et jette un cri.) Ah! Bellevoine!..

PERVENCHE.

Quel moment dans la vie! Oh! la gloire! comme ça vous grandit un homme. (Aux forts.) Venez, venez, messieurs les forts!

(Les forts suivent Pervenche au fond à gauche.)

MADELEINE, à sa fille.

Hein? tu vois, encore Pervenche! toujours lui! C'est comme ça de père en fils.

PAILLEUX, à tout le monde.

Place! place à la citrouille! un petit air de musique pour l'entrée du végétal.

(Tout le monde se range; les musiciens de la loterie paraissent au fond et exécutent un morceau du temps, puis quatre forts portent la citrouille sur un brancard de feuillage. Pervenche les suit avec Pailleux, puis des demoiselles d'honneur, dont une porte une couronne sur un coussin. Ils font le tour du théâtre et s'arrêtent au fond, où l'on dépose la citrouille.)

PAILLEUX, sur le devant à gauche, contemplant la citrouille.

Quel aspect!... quel produit phénoménal! ô nature, je t'admire!... (A Pervenche.) Elle est baptisée?

PERVENCHE, en confidence.

Pas encore... Je voulais d'abord l'appeler Manon, mais des raisons politiques m'ont fait l'appeler Aurélie. (Haut.) Je l'appelle Aurélie!... du nom de notre reine quéteuse.

MADELEINE, qui est avec Aurélie sur le devant à droite, bas.

C'est ça! lance-toi, mon garçon.

PERVENCHE, bas.

Il me semble qu'elle doit déjà m'apprécier... fournir une si belle pièce! (Haut.) Ce produit pèse quatre cent dix-huit livres... (Mouvement général de surprise.) Un quarteron de plus que

celles de mes rivaux. Je le dis en face de l'Europe, qui a les yeux sur moi!

PAILLEUX.

Rapportez la chaise!... (Il monte dessus et prend la couronne que lui remet la jeune fille.) Népomucène, reçois de mes mains cette couronne d'oseille, image de ta modestie et de tes vertus. (Il descend après l'avoir couronné.) Reçois de même l'accolade fraternelle de l'homme qui te chérit comme un père. (Il l'embrasse.) Enlevez la chaise!... et un reban! (Tambour.) Que la fête commence!

MANON.

Oui, pour le rigodon!

COLIBERT, paraissant au milieu.

Me voilà pour le rigodon!... Le petit l'emporte avec sa citrouille... moi, je vais l'écraser par ma danse... Té!

(On s'invite et on se place; les principaux personnages de cette scène forment les quadrilles qui sont sur le devant.)

LE MARCHAND DE CHANSONS, à droite, monté sur une chaise, joue du violon tout en nommant les figures à tout le monde.

Attention! messieurs et mesdames! en place pour la contredanse! (Criant.) Chassez!... croisez huit!... chaîne anglaise!... chaîne des dames!... balancer vos dames!... (Après ce quadrille.) La petite laitière!... charmante figure où les cavaliers embrassent leurs dames!..

(Le quadrille se danse et finit par un grand rond; après le quadrille, Madeleine se trouve au milieu de tout le monde.)

MADELEINE.

Maintenant, place aux petits enfants; il faut que tout le monde s'amuse!

(De tous jeunes enfants des deux sexes, costumés en forts et en poissardes, dansent la fricassée.)

— Ballet.

MADELEINE, après le ballet.

A présent, à la quête!... Quand on s'ennuie, il ne faut pas oublier ceux qui souffrent!

PERVENCHE, à Aurélie en lui remettant une bourse en velours.

Mam'zelle, voici la bourse en beau velours... moins beau que vous.

AURÉLIE.

Comment! c'est moi!

PAILLEUX.

Oui, fillette!... c'est l'usage *immémorable!*

MADELEINE, à Pervenche.

Mets-toi à côté de Rêlle.

PERVENCHE, à part.

Puis souvent... je me mets à côté de la légume; on ne surlait pas que c'est moi qui l'ai fournie.

PAILLEUX.

En marche!

(Le cortège se met en marche en faisant le tour et dans le même ordre; Madeleine et Aurélie sont derrière la citrouille, ensuite les enfants et tout le monde qui suit.)

## SCÈNE IX.

COLIBERT, MANON, puis JÉRÔME.

MANON, regardant le cortège s'éloigner.  
Hein? quelle belle fête?

COLIBERT, allant à elle.

Mais pas si belle que vous!...

MANON, cherchant à passer pour rentrer dans la boutique.

Laissez-moi, faut que je ferme la boutique.

COLIBERT.

Eh! quoi! vous me fuyez, belle Manon!

MANON.

Me! vous fuir!... un homme qui a peur de mademoiselle Sophie!

COLIBERT.

Oh! Manon!

MANON.

Laissez donc, capon!

COLIBERT.

Capon? (A lui-même.) O affront! affront! (A Manon!) Vous ignorez quelle est la trempe de mon caractère.

MANON.

Vous, trempé! vous êtes trempé comme une poule mouillée.

COLIBERT, furieux

Capé-dédiens! vous ne savez donc pas que j'ai eu des duels toute ma vie! Corpous-dédions!... traiter ainsi un Colibert de Dardavel! JÉRÔME, qui vient d'entrer du fond à gauche.

Dardavel!

COLIBERT, se retournant.

Encore lui! sandis! (Avec noblesse.) C'est le nom du village où j'eus ma première affaire d'honneur.

MANON.

Vous vous êtes battu! vous?

COLIBERT.

Si je me suis battu? (A part.) Ébleuissens cette innocente. (Haut.) C'était en nennante deux! au mois d'avril!

JÉRÔME, qui est passé à droite, et qui a entendu.  
Un duel à cette époque! dans ce village!

COLIBERT, retenant Manon.

Ecoutez-ça, Mauen... et je vous permets de frissonner, car ce fut terrible. J'eus une querelle avec un gentilhomme appelé...

MANON.

Appelé!...

COLIBERT.

Té! j'ai oublié le nom... seulement je me rappelle que c'était un capitaine de dragons! JÉRÔME, à lui-même.

Un capitaine de dragons!...

COLIBERT, retenant toujours Manon.

Bref! nous tirâmes l'épée... suivez cela... j'engage quarte... il riposte, je me feuda et, crac, je tombe raide mort!

MANON, riant.

Ah! ah! raide mort! ah! ah! je t'aime bien! garçon! (Elle rentre dans la boutique.)

COLIBERT, la poursuivant.

Mon adversaire s'enfuit... car nous nous battions sans témoins!

JÉRÔME.

Sans témoins!

COLIBERT, à part.

Té! lui aussi; il s'y laisse prendre... l'homme de campagne.

JÉRÔME, à part.

Quei trait de lumière.

COLIBERT.

Je n'eus que le temps d'écrire de mon sang un billet qui prouvait son innocence, et que je cennai à un jeune paysan qui passait dans la forêt.

JÉRÔME, à part.

Un jeune paysan. Tout se déroule à mes yeux, ce doit être lui!... (Haut.) Et vous rendites le dernier soupir?

COLIBERT, avec mouvement.

Quéracoq?

JÉRÔME.

Si vous êtes le gentilhomme que vous dites vous devez être mort! et bien mort!

COLIBERT, à part.

Hein! Est-ce qu'il saurait?...

JÉRÔME.

Car tout ce que vous avez dit est vrai.

COLIBERT.

J'en suis incapable!

JÉRÔME.

Je connais cette affaire.

COLIBERT.

Ah! par exemple!...

JÉRÔME.

Seulement, vous n'êtes pas ce gentilhomme dont vous parlez; mais comme un jeune paysan survint en effet, quand un des deux adversaires était meurant, ce jeune drôle, c'était vous!...

COLIBERT, renversé, à part.

Cet homme est-il le diable?

JÉRÔME.

Mais cet écrit qui vous fut remis comme un dépôt sacré, cette preuve à laquelle demeuraient suspendus l'honneur et la vie d'un hom-

me! Cet écrit, où est-il, parlez, qu'en avez-vous fait?

COLIBERT, avec importance.

Ce que j'en ai fait! un document de cette importance! je l'ai déposé pour servir à qui de droit, entre les mains de l'autorité... au district de Dardavel! voilà ce que j'en ai fait!

JÉRÔME, à part.

Cette preuve existe!... ah! Dieu ne m'a donc pas abandonné!

COLIBERT, à part.

Si tu es le diable, je me suis sûrement tiré de tes griffes!... (Haut.) Adieu, père Jérôme! sans rancune, (il sort.)

## SCÈNE X.

JÉRÔME, puis MANON.

JÉRÔME.

Mon nom ne sera donc pas flétri, désoboré! Mais mon absence peut être longue... Vite un mot à Gaston! (Voyant Manon sortir de la boutique.) Ah! cette brave fille! qui ne sait pas même lire... (Il écrit un mot.)

MANON, qui a fermé la boutique.

Là, tout est rangé, fermé, et je peux aller rejoindre le cortège.

JÉRÔME, l'arrêtant.

Manon, tu es une bonne fille, tu as toujours aimé, respecté cette famille de braves gens que nous chérissons tous.

MANON.

Pour eux, je me mettrais dans le feu.

JÉRÔME, finissant d'écrire.

Eh bien! pour leur repos, pour leur bon heur, il faut que ce billet... soit remis avant une heure à M. Gaston.

MANON.

A M. Gaston!

JÉRÔME.

Pas de réflexions! les instants sont précieux... Tu connais l'hôtel de La Tourange-raie; moi je ne pourrais y pénétrer maintenant...

MANON.

Oh! moi, je ne suis pas embarrassée! mais cependant je voudrais bien savoir...

JÉRÔME.

Puisque je te dis que c'est pour leur bon-heur.

MANON.

Plus un mot, je cours, je suis déjà revenue. (Elle sort vivement.)

## SCÈNE XI.

JÉRÔME, MADELEINE, AURÉLIE, PER-VENCHE, une partie du cortège, le tambour que l'on entend.

MADELEINE, parlant dehors.

Taisez-vous, le tambour, et attendez-nous. (Elle paraît, suivie d'Aurélié et de Pervenche, puis quelques personnes. — A Aurélié.) Hein? Rélie, la belle quète! on n'en a pas vu de pareille depuis l'année de la grande hiver... sans compter que nous avons encore pas mal de boutiques à visiter.

AURÉLIE, la bourse de velours à la main.

Madame Paillex, nous voilà devant la vô-tre... (Avec une révérence.) Pour les pauvres, s'il vous plaît.

MADELEINE.

Tiens, chérie, v'là deux écus de six livres. (Elle les jette dans la bourse. — A Pervenche.) Et toi, qu'est-ce que tu mets?

PERVENCHE, même jeu.

Voilà douze sous.

JÉRÔME, qui descend sur le devant, à droite. — Même jeu.

Voilà un louis.

MADELEINE.

Qui est-ce qui se permet de me surenché-rir?... (A Jérôme.) Ah! c'est vous... je ne vous parle pas, je vous en veux.

AURÉLIE, rentrant dans la boutique, suivie des demoiselles d'honneur.

Moi, je vais rentrer ma maison...

MADELEINE.

Mais non, t'nez! j'ai suis trop heureuse, fai-sons la paix.

JÉRÔME, allant à elle.

Oh! de tout mon cœur... Partout la joie, le plaisir, l'espoir dans l'avenir. Voyez, je suis gai, content... Vous ne me reprocherez plus ma tristesse, ma rêverie... Vous ne reconnat-rez plus le père Jérôme.

MADELEINE.

C'est pas malheureux, vous n'étiez guères aimable.

JÉRÔME, à part.

Seulement, je m'en vais partir.

PERVENCHE.

Mais où donc est le père Paillex?

MADELEINE.

Il a donné un coup de pied jusqu'au vœu qui Tette; j'avais oublié les huîtres et les pieds de mouton... (Regardant vers le fond à gauche.) Mais t'nez, le v'là... il n'a pas été long; avec son air de ne pas y toucher; il vous a plus tôt fait quatre tours...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAILLEUX, avec des gens des Halles.

PAILLEUX.

En v'là un événement, en v'là une nouvelle! qu'e chance qu'Aurélië se soit décidée à oublier ce galopin de noblesse!

JÉRÔME, à gauche.

Mais au contraire, il faut qu'elle l'aime, qu'elle n'aime que lui.

PERVENCHE, près de Madeleine, à droite.  
Hein!

PAILLEUX.

Qu'est-ce que vous me chantez là, coquelier? Vous ne savez donc pas ce qui arrive?

MADELEINE.

Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

PAILLEUX.

En revenant du *Veau qui Tette*, je passais devant la *Mairie* du 4<sup>e</sup>, il y avait là une enfilade de voitures. . . Moi, curieux, je demandais ce que c'est...

TOTS.

Eh bien?

PAILLEUX.

Eh bien, qu'on me répond, c'est une belle noce, c'est M. le comte de La Tourangeais qui marie son fils.

AURÉLIE, qui est revenue, a entendu les derniers mots de Pailleux.

Oh! c'est impossible, on vous a trompé.  
(Elle va à lui.)

PAILLEUX.

Mais non, à l'heure qu'il est, il se marie, il est marié.

JÉRÔME, accablé.

Mon message est arrivé trop tard!

AURÉLIE.

Et aucun pressentiment ne me le disait... et je riais, j'étais heureuse!

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça te fait?... ça t'est bien égal!... puisque tu l'avais oublié!...

AURÉLIE.

L'oublier!... Savez-vous ce qui me sou-

tenait?... C'est qu'il m'avait écrit : « Mon amour ne finira qu'avec ma vie! » Vous ne comprenez donc pas que vos fêtes me fatiguent, m'excèdent, me sont odieuses... Je ne pensais qu'à lui, à lui seul... Est-ce que j'entendais vos chants? c'est-ce que je voyais vos danses, moi?... Et vous, ma mère, vous riez, quand on vient me dire : « Il se marie! » Vous ne m'aimez pas, non, c'est impossible!... vous ne m'avez jamais aimée!

MADELEINE.

Je ne l'aime pas, mon Dieu!

JÉRÔME, à lui-même.

Pauvre enfant! si près du bonheur!

AURÉLIE, se jetant dans les bras de Jérôme.

C'est lui, c'est lui seul qui m'aime... qui ne m'aurait pas dit cela!

MADELEINE.

Lui! et moi donc! (S'approchant d'Aurélië) Mon enfant, mon sang, ma vie, j'ai mal entendu, pas vrai? Tu n'as pas dit qu'un autre te chérissait plus que moi?

AURÉLIE, se soutenant à peine et revenant à Madeleine.

Pardon, pardon... Mais il ne faut pas m'en vouloir... ma pauvre tête!... Ah!... ah!... j'ai froid! .. je n'y vois plus... Ah!...

(Sa voix s'éteint, elle s'évanouit.)

MADELEINE, la retenant dans ses bras, jetant les yeux autour d'elle.

Nous l'avons tuée!... Qu'avez-vous tous à me regarder? Que faites-vous ici, que me voulez-vous? Pourquoi ces fleurs, ces habits de fête! pour votre reine, n'est-ce pas? C'est un innocent, c'est une couronne d'immortelles qu'il lui faut.

TOTS.

Secourons-là!

MADELEINE, d'un air farouche, la laissant tomber dans les bras de Pailleux, aux gens qui s'approchent.

N'approchez pas! Seule, j'ai le droit de la secourir, je suis sa mère, moi... Retirez vous! (À Jérôme.) Vous surtout qui voulez me voler l'amour de ma fille, n'approchez pas! n'approchez pas!

JÉRÔME, à part.

Oh! je les vengerai!

ACTE CINQUIÈME.

Le carré d'une mansarde. — Au fond et faisant face au public, est une ouverture qui laisse voir les toits de Paris, avec une balustrade à hauteur d'appui. — Dans le coin, à gauche, est le haut de l'escalier. — Portes latérales. — Sur le devant, à droite, est un fauteuil à bras. — Le long du mur est une table, sur laquelle est une tasse et des herbes à tisane. — Entre le fauteuil et la table est un rechange avec une bouteille dessus. — A gauche, une autre table et une chaise. — Dans le coin, à droite, est une corde tendue sur laquelle sèche du linge.

SCÈNE I.

PAILLEUX, AURÉLIE, MADELEINE.

(Au lever du rideau, Aurélie est à demi couchée sur le fauteuil, la tête appuyée sur un oreiller. Elle est tournée vers les spectateurs. Pailleux est assis de l'autre côté près de la table, l'air hébété. Madeleine est près d'Aurélie.)

MADELEINE, une tasse de tisane à la main.

Tiens, mon enfant, bois ça, ça te fera du bien. Elle dort encore! (A Pailleux.) Il y a déjà longtemps, mon homme? Tant mieux, ça lui fera du bien.

PAILLEUX, sans bouger.

Oul, oul, il y a longtemps qu'il e-t parti, Samnel, en emportant tout notre argent! La boutique et les quatre écus! N, i, ni, c'est fini! Ah! le misérable gueux! (Se levant.) Au voleur! au voleur!

MADELEINE, allant à lui.

Tais-toi, tu vas la réveiller!

PAILLEUX.

Je casserais bien une croûte! est-ce que Manon ne va pas venir aujourd'hui?

MADELEINE.

Oul, je l'entends. Allons, sois tranquille, sois sage. (Elle le fait asseoir.) Tiens, v'là un restant de tabac; tiens, mon homme, v'là ta pipe et ne crie pas... ça éveillerait c'to pauvre enfant. (Avec explosion et à elle-même.) Oh!... qu'est-ce que nous avons fait au bon Dieu, pour être si malheureux!

PAILLEUX.

Si nous sommes malheureux, c'est que Samuel a levé le pied!

MADELEINE, à elle-même au milieu du théâtre.

Toujours Samnel! c'to pauvre tête, déjà si faible, n'a pu y résister!

PAILLEUX.

C'est ta faute tout de même, c'est toi qui avais placé l'argent, pour faire une dot à Rélie... à ta Rélie!

MADELEINE, à elle-même.

Ma Rélie! ô mon Dieu! (Aurélie fait un mouvement. Elle va près d'elle.) Elle s'éveille! Non... elle respire plus librement... Dors, dors, mon enfant, ta mère veille sur toi.

PAILLEUX.

Elle ne vient toujours pas, c'te Manon. Je me mettrais bien quelque chose sous la dent!

(Il allume sa pipe.)

MADELEINE, assise sur un petit banc et les yeux fixés sur Aurélie.

Le malheur donne souvent de mauvaises pensées. Dans ma jeunesse, quand je non-rissais deux enfants, ma fille et celle d'une grande famille, l'une est morte, et j'ai remercié le ciel que ce ne soit pas la mienne. Mais aujourd'hui, que je la vois souffrir sans espoir, j'en suis à regretter que Dieu ne l'ai pas rappelée à lui; l'autre du moins n'aurait jamais été malheureuse. Mais Aurélie, est-ce qu'elle n'était pas heureuse aussi, avant que ce fils de La Tourangerai!... Oh! famille maudite! famille maudite!

PAILLEUX.

Dis donc? Et Jérôme? est-ce qu'il ne devait pas revenir aussi?

MADELEINE, se levant.

Jérôme est parti, il a disparu! on disait qu'il avait bon cœur! mais bah! est-ce qu'il y a des bons cœurs pour les malheureux?

AURÉLIE, s'agitant dans un rêve.

Gaston! Gaston!

PAILLEUX, avec un désir de fureur, se levant. Hein? Gaston!

MADELEINE, allant à sa fille.

Ma fille! ma fille!

AURÉLIE, s'éveillant.

Oh! pourquoi me réveillez-vous?

MADELEINE, bas.

En dormant, tu as prononcé le nom de quelqu'un qui met toujours ton père en fureur... tu sais! Pauvre homme, lui si bon, et si doux autrefois!

AURÉLIE.

Mère, la poitrine me brûle.

MADELEINE, lui présentant la tasse.

Prends, prends, c'est bien doux, bien sucré... (A part.) Mon dernier morceau!

(Aurélie boit.)

PAILLEUX.

J'ai soif aussi, moi.

AURÉLIE

Si je l'avais su...

MADELEINE, l'interrompant.

Ne l'écoute donc pas. Tu sais bien qu'il n'a plus sa tête, ce malheureux homme.. (Aurélien frissonne.) Tu as froid, ma pauvre Rélie... Tiens, v'là un rayon de soleil qui vient se promener dans ta petite chambre... Vas-y, mon enfant, ça te réchauffera.

AURÉLIE.

Vous avez raison, ma mère... J'ai peut-être si peu de temps encore à voir le soleil.

MADELEINE.

Veux-tu bien te taire, méchant enfant !

AURÉLIE.

Ma mère ! (Allant à Pailleux qui s'est rassisi.) Au revoir, mon père, à tout à l'heure... Il ne faut pas m'en vouloir, si je souffre.

(Elle rentre à gauche.)

## SCÈNE II.

PAILLEUX, MADELEINE.

PAILLEUX, secouant la tête.

A quoi que ça sert l'éducation... Avec tous ses talents, elle n'est bonne à rien... Pas le sou!.. Et une princesse sur les bras !

MADELEINE, venant à lui.

Pourquoi dis-tu ça, Pailleux ? Tu sais bien que ce n'est pas la faute de ce pauvre ange si nous sommes dans la misère. Accuse-moi, c'est bien, je n'aurai que mon dû ! Mais elle ! Ce n'est pas elle, hélas ! c'est moi qui ai fait les sottises.. Qu'est-ce qui l'a élevée comme une reine, c'est moi ! Qu'est-ce qui est cause qu'elle a vu ce Gastou, qui est cause qu'elle se meurt et que nous n'avons plus rien, c'est moi!.. C'est vrai, j'ai été folle ! Pour moi, ce cher trésor, c'était comme une vierge dans une chaise, à ce point que j'en agaçais tout le monde ; et quand Samuël a disparu, quand la gêne est venue, quand l'embrouillamini s'est mis dans notre commerce, ceux qui nous haïssaient parce que nous faisions nos fières avec notre fille, nous ont jeté la pierre et ne nous auraient pas tendu une perche pour nous sauver... Ça va vite, une débâcle ! Enfin, à la grâce de Dieu ! Je me disais : Je suis jeune encore, j'ai des bras qui ne bougent plus, je travaillerai ! Mais que veux-tu, Joset, la pauvre Rélie est tombée malade... à deux doigts de la mort ! Est-ce que je pouvais la quitter, dis ! est-ce que j'avais le cœur au travail ? Non ! Et ça nous a achevés, je sais bien ! Pendant que j'étais là, froide comme pierre, au chevet de la pauvre petite, la misère montait l'escalier, elle entraînait... Elle est venue... elle est ici. Mais j'ai p't-être sauvé ma fille ! (Pailleux fait un mouvement.) Oui,

oui, ma fille... pas la tienne, je le sais, Pailleux, et c'est pour cela que je suis à genoux, que je pleure et que je te demande pardon !

(Elle s'agenouille.)

PAILLEUX, la relevant et sanglotant comme un enfant.

Madeleine ! je ne dirai plus rien, je serai sage, je serai bon comme le bon pain !

MADELEINE, l'embrassant.

A la bonne heure ! Voilà comme je t'aime, Pailleux ! Mais je crois qu'on vient !

(Elle remonte.)

PAILLEUX, à lui-même.

C'est sûrement bon, le bon pain !

## SCÈNE III.

LES MÊMES, MANON.

MANON.

Bonjour, ma'me Madeleine... Et Rélie, comment va-t-elle ?

MADELEINE.

Oh ! toujours la même chose...

MANON.

Bonjour, père Pailleux, comment que ça va à c' matin ?

MADELEINE, vivement.

Et le médecin ! As-tu passé chez lui ? v'là huit jours qu'il n'est venu.

MANON, hésitant.

Le médecin?..

PAILLEUX, regardant Manon.

Tiens ! elle n'a pas son panier.

MANON, même jeu.

Ah ! le panier?.. La vente avait assez bien été, et je comptais vous apporter un bon pot-au-feu.

MADELEINE.

Brave fille ! qui se tue le corps et l'âme pour nous, à courir le carreau.

PAILLEUX, impatient.

Et en fin finale ?

MANON.

J'avais oublié que je devais au prêteur, c'était le dernier jour de la semaine, et il a fallu lui rendre six livres pour les cent sous qu'il m'avait avancés... si bien que... enfin, tenez, bourgeois, v'là toujours une petite miche et du saucisson à l'ail... Par exemple, c'est tout chaud... tout fumant !

PAILLEUX.

Bien, bien ! Je vas mettre le couvert et faire les parts... (Avec une joie d'enfant.) J'vas faire les parts. (Il rentre à droite.)

SCÈNE IV.

MANON, MADELEINE.

MANON, allant à Madeleine, qui est restée morne et pensive, et s'essuie les yeux.

Voyons, m'ame Madeleine, un peu de courage; fiant pas se désespérer. Le père Jérôme reviendra; il a des économies, c't'homme, et il vous doit tout! Vous verrez que nous remonterons la maison, que nous raccrocherons l'enseigne et que la poule aux œufs d'or pondra mieux que jamais.

MADELEINE.

Jérôme! je ne compte plus sur lui; pourquoi est-il parti sans nous dire où il allait? Et tout ce temps-là sans donner de ses nouvelles! Va! c'est bien fini!

MANON.

Eh bien! moi, je ne suis pas comme vous... j'ai bon espoir. Monsieur Colibert, qui rôdait toujours sur le carreau pour chercher à me parler, me dit comme ça un jour: Votre Jérôme! je me doute bien où il est, et pourquoi il est parti... — Et pourquoi qu'il est parti? — Oh! ça, c'est mon secret; mais je parierais bien de le trouver, moi! — Alors je lui dis: si vous tenez à me plaire, partez tout de suite, et ne revenez qu'avec de bonnes nouvelles. — Et il a fini par se décider; il est parti! car il tient à me plaire! Ah! dam, on est pauvre, mais on est encore un brin gentille!

MADELEINE.

Que le bon Dieu l'entende! — Mais, dis-moi, et le médecin? tu ne m'as pas répondu tout à l'heure.

MANON.

Le médecin!...

MADELEINE.

Tu ne l'as pas vu?

MANON.

Si fait, je l'ai vu.

MADELEINE.

Eh bien!

MANON.

Eh bien!... il prétend ne rien connaître du tout à c'te maladie-là... et...

MADELEINE.

Et quoi? et quoi? mais parle donc!

MANON.

Il a dit comme ça qu'il n'était pas utile ici...

MADELEINE.

Ma fille est perdue! (Avec douleur.) Ah! tiens, vois-tu, le ciel n'est pas juste!

MANON.

Calmez-vous, m'ame Madeleine... S'il ne revient pas, c'est p'têtre tout simplement

parce qu'on lui doit pas mal de visites... — Mais, silence, j'entends monter... Oui, c'est un pas que je connais. (Elle va à l'escalier.) C'est Colibert! il m'a tenu parole! il nous apporte des nouvelles de Jérôme!

MADELEINE.

Des nouvelles de Jérôme! Oh! pardon, pardon, Seigneur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, COLIBERT.

COLIBERT, saluant, il paraît triste.

Madame Pailieux!...

MANON, avec joie.

Ce cher Colibert! vous pouvez vous vanter que j'étais impatiente de vous revoir!

COLIBERT, toujours triste.

C'est la première fois, belle Manon, que vous me dites d'aussi gracieuses paroles.

MADELEINE, le regardant.

Colibert... vous êtes triste!

MANON.

C'est vrai... Allons donc! parlez, avez-vous perdu la langue?

COLIBERT.

Hélas!

MANON.

Comment, hélas! Qu'est-ce qu'il y a?

COLIBERT.

Manon, mes amours, j'ai rempli la mission dont vous m'aviez chargé.

MANON.

Vous avez retrouvé Jérôme? Vous l'avez vu, vous savez où il est?

COLIBERT.

Si je sais où il est? — A peu près, sur voire ordre, belle Manon, j'ai dirigé mes recherches du côté de Dardavel, mon pays natal, où je pensais qu'il s'était redonné... J'avais mon idée, voyez-vous... J'arrive, j'interroge, point de nouvelles! Je sème l'or et les signalements, peine perdue! Sandis! je n'étais plus sur ses traces!

MANON.

Et alors?

COLIBERT.

Alors, que voulez-vous que je fasse? Je remonte sur ma jument, et je repique vers Paris, et chaque fois que je mets pied à terre, je recommence à semer l'or et les signalements.

MANON.

Mais ensuite?

MADELEINE.

Il me fait mourir!

COLIBERT.

Un jour, dans un petit village, j'aperçois

une charrette de ma connaissance et qu'on avait mise en fourrière... Je vais tout de suite à la plaque de ferblanc, et que vois-je !

MADELEINE.

Achevez !

COLIBERT.

Il y avait ces mots : Jérôme, marchand coquetier.

MADELEINE.

Et lui, lui !

COLIBERT.

Lui ! disparu ! La charrette, un soir, à la tombée de la nuit, était revenue toute seule et vide ! Seulement, sur la paille, il y avait des traces de sang.

TOUTES DEUX.

Mon Dieu !

COLIBERT.

Je m'informe, je vais à la justice, où on me répond qu'on s'en occupe ! Mais un homme, c'est peu de chose, par ce temps de guerre et de victoire ! Les chemins, ils sont pleins de vagabonds et de trainards ! et tout ce que j'appris, c'est qu'on avait remarqué, sur la route... à la tombée de la nuit, qu'une espèce de colporteur avait demandé et obtenu du pauvre Jérôme une place auprès de lui, et l'on présumait que c'était ce misérable qui l'avait assassiné.

MADELEINE.

Il est mort... Ça doit être... je porte malheur à tous ceux qui m'aiment.

COLIBERT, après un temps.

Madeleine, je ne vaudrais pas grand'chose, certes ! mais je vous jure que j'en ai versé des larmes !

MADELEINE, assise à droite.

Laissez-moi, je ne veux plus rien entendre.

MAXON, à part.

Hélas ! c'est notre dernier espoir qui s'en va avec Jérôme !

COLIBERT, frappé d'une idée, bas à Manon.

Té ! Manon, j'ai un projet... venez... venez... je vous dirai cela... croyez-moi, tout ceci me retourne le cœur comme un gant... et vous verrez que je vaudrais peut-être mieux que j'en ai l'air.

MAXON.

Ah ! si vous avez quelques bonnes pensées ne perdons pas un moment !

COLIBERT.

Eh bien ! venez avec moi.

MAXON, regardant Madeleine absorbée, le regard fixe.

Pauvre Madeleine ! (Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

MADELEINE, se levant.

En voilà trop, le malheur est plus fort que moi. Je suis à bout de mon courage, je ne lutte plus, je me rends. (Avec force.) Ah ! sans ma fille, ça serait bientôt fini. (Regardant dans la chambre à gauche.) J'entends sa voix... elle est agenouillée... elle prie ! (Prêtant l'oreille.) Mon nom ! celui de Gaston ! — Je vous remercie ! dit-elle, mon Dieu, reprenez mon âme ! — Oui, elle a raison, que faisons-nous sur terre, puisqu'il n'y a ni paix, ni miséricorde pour les bons cœurs.

## SCÈNE VII.

AURÉLIE, MADELEINE.

AURÉLIE.

Oh ! que la prière fait du bien ! Mère... je suis mieux !...

MADELEINE.

Moi aussi... liens, regarde, je n'ai plus une larme dans les yeux.

AURÉLIE, à part.

Son regard m'effraie.

MADELEINE.

Aurélié ?

AURÉLIE, s'approchant.

Ma mère ?

MADELEINE.

J'ai eu des nouvelles de Jérôme...

AURÉLIE.

Ah ! il est mort !...

MADELEINE.

Il est mort.

AURÉLIE.

Mort !

MADELEINE.

Notre dernier espoir. Dieu l'a brisé.

AURÉLIE.

Oh ! je ne croyais pas pouvoir être plus malheureuse.

MADELEINE, montrant sa main.

Et demain, quand j'aurai vendu mon anneau de mariage, ça sera fini... plus rien... Vois-tu, fille, il vaut mieux mourir.

AURÉLIE.

Mourir !

MADELEINE.

Oh ! je t'ai bien entendue... tout-à-l'heure, mourir ensemble embrassées... Attends, je vais aller chercher ce qu'il faut. (Convulsivement en passant à gauche.) Ils n'auront pas le cœur de me refuser crédit pour un boisseau de charbon.

AURÉLIE.

Arrêtez, ma mère, arrêtez, au nom du Ciel !

MADELEINE.

Le Ciel ! il te recevra, toi, ma bonne chérie, tu iras t'asseoir à la droite du bon Dieu, avec les anges.

AURÉLIE, simplement.

Dien ne fait asseoir à sa droite 'que ceux qu'il appelle.

MADELEINE.

Et pourquoi ? quand on est aussi malheureux que nous le sommes !... est-ce qu'on n'a pas le droit de se délivrer de la vie ?

AURÉLIE.

Ma mère, ma mère, grâce à vous, grâce aux sacrifices que vous avez faits pour moi, j'ai pu dans les livres saints l'amour de tous les devoirs, aussi bien envers vous qu'envers celui qui nous envoie le bien et le mal... Je suis bien malheureuse, allez, et mon seul espoir, c'est l'oubli... c'est la tombe... mais Dieu m'a donné la vie, et je n'ai pas le droit de détruire son ouvrage, ce serait un crime !

MADELEINE.

Un crime ! J'allais conseiller un crime à mon enfant ! Ah ! pauvre malheureuse femme que je suis... qui ne sais rien et qui n'ai rien appris ! Pardonne-moi, Rélie, je ne voulais plus te voir souffrir... je n'ai que toi au monde !

AURÉLIE, montrant Failloux qui entre.

Et, lui ?

MADELEINE.

C'est vrai, pauvre cher homme, j'oubliais que j'ai deux enfants.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FAILLOUX.

FAILLOUX, d'un air satisfait.

Enfin, c'est toujours un à-compte sur le souper... (Il prend sa pipe qui est sur la table et va au fauteuil, et y trouvant Aurélie qui vient de s'y laisser tomber.) Allons, bon ! elle prend toujours le fauteuil.

(Il retourne près de la table.)

MADELEINE, allant à Aurélie.

Aurélie, tu souffres !

AURÉLIE.

Ce n'est rien, ma mère, un peu de faiblesse... ça va passer.

MADELEINE.

Oh ! Et ce médecin qui ne vient pas... qui ne veut plus venir.

La Poutchane

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, MANON, GASTON, LA COMTESSE.

MANON.

Madame Pailleur, je vous en amène un qui vous fera crédit.

MADELEINE.

Oh ! qu'il vienne !

MANON, à Gaston.

Approchez donc !

AURÉLIE, se levant et se soutenant à peine, avec joie.

Lui ! ô mon Dieu !

MADELEINE, se plaçant entre lui et Aurélie.

Vous ici, monsieur, sortez, sortez.

MANON, montrant la comtesse qui entre.

Mais vous voyez bien qu'il est avec sa mère !

FAILLOUX.

Le mirliflor ! (Manon le retient.)

MADELEINE.

Vous ici, madame la comtesse, dans notre pauvre mansarde !

LA COMTESSE.

Oui, Madeleine... Je ne suis pas méchante ; un peu de fierté, c'est possible, car après tout on est comtesse ; mais quand j'ai su votre malheur, il n'y a qu'un instant, par Colibert... je n'y ai plus tenu : le vieux sang des halles m'est monté à la tête, et j'ai dit à Gaston : tu y vas... eh bien ! je te suis... et me voilà !

GASTON.

Aurélie !

MADELEINE, se plaçant devant sa fille.

Oh ! monsieur, vous qui avez fait le malheur de notre enfant... vous qui appartenez à une autre !

LA COMTESSE.

Gaston serait-il ici ? Y serais-je moi-même, s'il n'était pas libre !

AURÉLIE, à Madeleine.

Libre ! tu vois bien qu'il ne fallait pas mourir.

FAILLOUX.

Il n'est donc pas marié ?

(Le comte paraît au fond.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, prenant le milieu de la scène.

Non, monsieur, non ! vous n'êtes pas libre ; car vous êtes esclave de votre nom et de ma volonté, qui ne fléchira pas.

GASTON, à la droite du comte.

Mon père, vous savez que j'étais décidé à

vous obéir... mais si, au moment suprême, le cœur m'a manqué pour le sacrifice, c'est que le sacrifice était au dessus de mes forces! j'ai rejoint l'armée... je demandais à mourir, mais les balles n'ont pas voulu de moi... Serez-vous plus cruel que le sort; serez-vous insensible à mes larmes, quand ma mère elle-même vient absoudre mon amour et vous implorer pour son fils?

LA COMTESSE.

Mais répondez-lui donc!... (Allant à lui.) Oh! tenez, monsieur le comte, je regrette quelquefois mon nom de Javotte!

MADELEINE, à la gauche du comte, le suppliant.

Voyons, un beau mouvement... Souvenez-vous, monsieur le comte... Est-ce que la famille de La Tourangeraie ne me doit pas une réparation à moi, Madeleine?... Vous gardez le silence?

GASTON, avec force.

Ah! mon père, vous me faites bair ce bla-  
sco que vous portez là, à la place du cœur!  
LE COMTE, à Madeleine qui fait un mouvement.

Madame... je serai calme. Vous ignorez les devoirs que j'ai à remplir. (À Gaston.) Gaston de La Tourangeraie, malgré vous et plus que vous, je respecterai votre naissance. Je n'ai pas le droit... (Mouvement de Gaston.) Je n'ai pas le droit de permettre que le nom que vous portez soit terni par une mésalliance.

MADELEINE.

Ainsi, plus d'espoir?

LE COMTE.

Non, madame! (Il remonte.)

GASTON, avec douleur.

Inflexible!

LA COMTESSE, à part.

Comme un usurier qu'il a été.

MADELEINE, à elle-même.

Et moi... moi qui suis sa mère, je ne trouve rien... rien pour la sauver! Mon Dieu! est-ce que je ne l'aime pas assez!

PAILLEUX, traversant le théâtre et allant au fauteuil, comme à lui-même.

Si Rélio elle était noble pourtant... mais elle n'est pas noble, voilà!

MADELEINE, tournant sur elle-même en regardant Pailleux et comme frappée d'une idée.

Ah!... c'est peut-être le ciel qui l'inspire. Oui... quelquefois le bon Dieu vous parle par la voix de ces pauvres insecosés!

LE COMTE, au fond à gauche, près de la comtesse et du Gaston.

Votre main, madame la comtesse; Gaston, suivez-nous!

MADELEINE.

Arrêtez!... (Le comte fait un mouvement — à part.) Non, bon Dieu! donnez-moi la force

pour ce pieux mensonge. (Haut.) Monsieur le comte, madame la comtesse, et vous, Gaston, et vous, mademoiselle Aurélie...

AURÉLIE, appuyée sur le dossier du fauteuil.  
Vous!...

MADELEINE.

Écoutez-moi. Oh! si j'avais eu le courage de dire plus tôt toute la vérité, ces deux pauvres enfants seraient heureux! J'ai préféré mou bonheur à mon devoir. Je suis une malheureuse! une misérable!...

AURÉLIE, allant à elle.

Ma mère!

MADELEINE, la repoussant.

Je ne suis pas votre mère!

(Mouvement général.)

MANON, sur le devant à gauche.

Est-ce qu'elle perd la tête?

MADELEINE.

Je vous ai tous trompés! J'ai menti! On m'avait confié une fille du grande maison; je les nourrissais toutes les deux: la mienne est morte... Celle-ci est noble... celle-ci n'est pas ma fille!...

AURÉLIE.

Taisez-vous! ma mère, taisez-vous! Toi! toi qui m'as prodigué tous les trésors, tous les miracles d'une tendresse divine! toi qui as veillé à mon chevet, vivant de ma vie, comptant les pulsations de mon cœur aux battements du tien, me ranimant sous tes baisers, sous tes larmes et prête à mourir de ma mort! tu ne serais pas ma mère!... Ah! qu'on me repousse, qu'on me méprise, qu'on me tue, mais tu es ma mère, va! tu es bien ma mère!... (Elle tombe dans ses bras.)

MADELEINE, avec exaltation.

Dieu m'entend! Dieu m'écoute! Aurélie, Aurélie... Mon enfant, ma fille... Je t'appellerai toujours ma fille!... Je t'aimais tant, vois-tu, que, l'autre morte, je n'ai pas voulu te rendre. Oui, j'ai commis cette mauvaise action, et tu vois, Dieu m'en a punie, puisque ça a fait ton malheur. (Se retournant vers les autres.) Mais elle est noble! Ah! mais oui, elle est noble! (Elle la fait passer près du comte.)

PAILLEUX, qui s'est levé.

Madeloïne, tu te trompes. C'est moi qui ai onseveli la potite, et ce n'était pas la nôtre.

MADELEINE.

Ah! tais-toi, tais-toi!

PAILLEUX

Je vois ce que c'est! Tu veux la faire noble pour qu'elle soit heureuse, tu veux la vendre pour nous donner du pain... Ah! mauvaise mère!

MADELEINE, poussant un cri.

Ah!... Dieu ne veut pas de mon sacrifice

AURÉLIE, se jetant dans les bras de Madeleine.  
Non, ma mère!!

UNE VOIX, sur l'escalier.

Pailleux! Madeleine! les amis!

MANON.

Cette voix! c'est Jérôme! c'est Jérôme!

TOUS.

Jérôme!

# SCÈNE XI.

LES MÊMES, JÉRÔME, COLIBERT.

JÉRÔME.

Oui, mes enfants, le père Jérôme!

LE COMTE, le reconnaissant.

Lui!

JÉRÔME.

Oui, Jérôme! et sans Colibert, que je viens de rencontrer dans la rue, je vous chercherais encore.

PAILLEUX, riant et lui prenant la main.

Viv' la jdie! v'là le bon Jérôme!

AURÉLIE, se jetant à son cou.

Mon ami!

(Madeleine et Manon lui prennent les mains.)

COLIBERT, sur le devant à gauche.

Touchant tableau! je voudrais être peintre!

(Il se retourne, salue la comtesse. — Pailleux se remet dans le fauteuil.)

LE COMTE, à la comtesse.

Venez madame!

JÉRÔME, se plaçant devant lui.

Un instant, monsieur le comte. Voulez-vous me permettre? Vous êtes sans doute étonné de me revoir après...

LE COMTE.

Monsieur!

JÉRÔME.

Hein! Enfin, n'importe... (A Gaston.) Gaston! (Il le fait passer près de Madeleine. — A Madeleine.) Madeleine, mettez d'abord les mains de ces deux enfants l'une dans l'autre...

LE COMTE, vivement,

De quel droit et au nom de qui venez-vous ici donner des ordres?

JÉRÔME.

Je viens ici au nom de Raymond de La Tourangeaie, votre oncle, Gaston!

MADELEINE, à la gauche de Jérôme.

Il existe!

JÉRÔME, baissant les yeux.

Oui, Madeleine. (Mouvement de Madeleine.)

LE COMTE.

Eh bien! s'il existe, il faudra qu'il réponde devant la justice du crime qui l'a fait condamner à mort, lui, l'assassin!

JÉRÔME.

Il est prêt. (Mouvement général.) Oui, mes enfants... Raymond de La Tourangeaie a eu un instant l'espoir de se justifier. Nous avons fait, le comte et moi, plus de deux cents lieues à travers les embûches et les coups de couteau; nous sommes enfin parvenus au village qu'on nous avait indiqué: là... nous avons fouillé les archives, demandé, interrogé, rien! Cette preuve écrite de l'innocence du comte n'existe plus ou n'a jamais existé! (Mouvement du comte et de Colibert.) Vous triomphez! Eh bien! Raymond de La Tourangeaie se résigne, lui! On le traînera sur l'échafaud, mais avant il eura so arracher le ma-que qui vous recouvre, monsieur l'ancien intendant, monsieur l'ex-usurier... infâme! qui avez volé au père de Gaston, mort en exil, ses titres, ses domaines et son nom... entendez-vous, monsieur Pâtu!...

TOUS.

Pâtu!

COLIBERT.

Pâtu! Té! ce n'est pas mon cousin.

JÉRÔME.

Et maintenant venez; Raymond de La Tourangeaie vous attend devant la justice, où il est prêt à subir son sort, où le vôtre se prépare

COLIBERT, allant à Jérôme.

Attendez! avant de partir: — Prenez ceci! (Il lui offre un papier.) Je l'avais toujours gardé dans l'espoir que la personne intéressée me le paierait cher! Mais, à vous, Jérôme, je veux bien le confier sans rétribution! — Décidément je deviens un héros!

MANON, qui a passé à droite sur le devant.

Ah! c'est bien, ça, Colibert... Allons, embrassez-moi! (Il va à elle.)

JÉRÔME.

Cet écrit... tracé d'une main mourante!... la preuve de l'innocence du comte!... O mon Dieu, soyez béni! — (Avec exaltation au comte.) Allons, Pâtu, viens t'expliquer devant tes juges!...

GASTON, l'arrêtant.

Par pitié! Jérôme, il a élevé mon enfance.

JÉRÔME.

Je vous comprends. — (Au comte durement.) Demain, vous aurez quitté la France. — Sortez!

LE COMTE.

Allons, madame, venez!

LA COMTESSE, sur le devant à gauche.

Moi! j'aimerais mieux gratter la terre avec mes mains; je ne quitte pas Gaston... je reste avec les honnêtes gens; ça me changera!

(Sur un geste de Jérôme, le comte sort.)

MANON.

Bien dit, Javotte! — (Allant près de l'escalier et criant.) Adieu, Pâtu!

AURÉLIE, à Jérôme.

Mais qui êtes-vous donc, vous, notre ange tutélaire?... Vous dont le retour a séché nos larmes; voyez mon père, déjà la raison lui

revient avec le bonheur! Qui êtes-vous donc?

JÉRÔME, avec bonhomie.

Moi! je suis le père Jérôme, marchand coquetier.

MADELEINE, bas à Jérôme.

Raymond de La Tourangersie... je vous pardonne.

7602

FIN DE LA POISSARDE.

*Note pour MM. les Directeurs des départements.*

Dans les villes où il n'y a pas de corps de ballet, on peut facilement supprimer le divertissement, ou ne faire danser que les acteurs. — La décoration de la Halle peut également être simplifiée.

Pour les rôles accessoires et la figuration, les personnages du premier acte peuvent se doubler, sans inconvénient, au deuxième et au quatrième acte.

N.° d'Invent.

~~1530~~